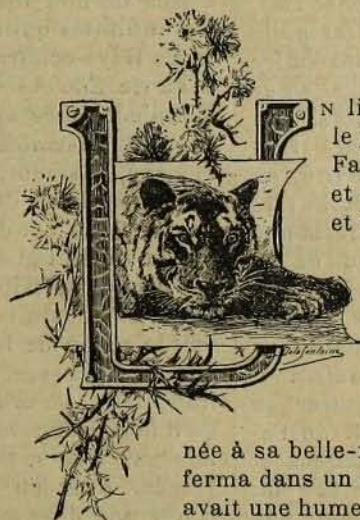


LES FEMMES FRANÇAISES

PENDANT L'ÉMIGRATION

IV



Un livre récent a fait connaître au public le journal et les lettres écrits par M^{me} de Falaiseau aux heures sombres de l'exil, et dégagé de l'oubli cette figure douce et forte, dévouée et tendre. Adélaïde de

Kerjean était nièce, par son père, du fameux Dupleix, qui faillit doter la France de l'empire des Indes. Jacques de Kerjean mourut au Bengale. Sa veuve, une Carvalho, d'origine portugaise, ramena ses trois enfants en France, confia l'aînée à sa belle-mère, mit son fils au collège et s'enferma dans un couvent avec sa plus jeune fille. Elle avait une humeur impérieuse, alliée à une certaine indolence; elle éleva sévèrement cette enfant, comme

si elle pressentait les épreuves à venir, et lui mit sur l'âme un voile de gravité et de mélancolie précoces. Adélaïde mena cette vie austère jusqu'à vingt-sept ans, où elle épousa le marquis de Falaiseau.

Sa sœur aînée, M^{me} du Camper, veuve très jeune d'un officier de marine breton, qui n'avait laissé que son épée et sa croix de Saint-Louis, était, à son opposé, ardente et vive, l'influence maternelle ne l'ayant point comprimée. Durant la Révolution, elle ne cessa, par dévouement, d'exposer sa vie avec une invariable audace et une énergie entreprenante. Lorsqu'en 1791, des bandes de paysans envahirent le château de sa sœur, La Revaudière, en Touraine, elle s'y trouvait seule. Elle mit l'argenterie sous clef, ouvrit les portes toutes grandes et fit servir un

excellent repas qui calma les fureurs des patriotes. Cette tentative avortée fut néanmoins le signal du départ. M^{me} de Kerjean désapprouvait violemment l'émigration; mais son gendre, malgré son mécontentement, prit le chemin de la Belgique. « La route était comme la rue Saint-Honoré, de beaux carrosses, des chevaux ». C'est encore l'émigration brillante; tout ce monde se berce d'illusions. Pendant ce temps, M^{me} du Camper envoyait à sa sœur argent et bijoux, installait dans des greniers, dont elle se faisait locataire, le mobilier du château, et se préparait à voir venir l'orage.

M. de Falaiseau s'était enrôlé dans l'armée des princes; sa femme retrouvait des amis à Aix-la-Chapelle, puis à Coblenz, sur ces rives du Rhin, riches et souriantes. Son second fils, Charles, né pendant ces premiers jours de l'émigration, eut pour parrain le comte d'Artois.

Tristes lettres que celles de ce temps-là, et pourtant comme on les attendait! De l'armée, M. de Falaiseau envoyait à sa femme le bulletin de la marche en avant, puis bientôt de la retraite; M^{me} du Camper lui retraçait d'une main tremblante les journées de la Révolution, écrivant à l'encre sympathique, usant de termes convenus. Ces lettres avaient peine à la joindre, car, depuis que son mari était venu la retrouver, c'étaient des allées et venues de Belgique en Allemagne, puis en Hollande, cherchant vainement un refuge stable. Ce fut à Rotterdam que M^{me} de Falaiseau passa le 1^{er} janvier 1793, « ne voyant autour d'elle que misère et nulle espérance pour l'avenir ». L'idée lui vint d'aller solliciter, à Londres, l'hospitalité d'une sœur de sa mère, mariée à un riche Anglais. Les Falaiseau épuisèrent leurs dernières ressources pour trouver place sur un navire, où s'étaient entassés une centaine d'émigrés; ils emmenaient deux domestiques fidèles : la bonne des enfants et le brave Lapierre, qui ne les quitta pas de toute l'émigration.

Le séjour à Londres, dans l'intérieur luxueux de parents sympathiques, fut une halte dans leur pénible vie errante. Après la mort de Louis XVI, beaucoup d'émigrés tentèrent de rentrer en France pour sauver leurs biens, et M. de Falaiseau prit ce dangereux parti. Sa femme et lui se cachèrent à Lille, pendant que M^{me} du Camper allait et venait, multipliant pour eux les démarches. La position devint si critique, que M. de Falaiseau décida sa femme à emmener leurs enfants en Belgique, en attendant qu'il pût l'y rejoindre. Comme jadis aux fêtes de Trianon, M^{me} de Falaiseau revêtit un costume de paysanne que conservent encore pieusement ses descendants, et, un jour de marché, gagna Tournay, non sans frayeur, sur une charrette de légumes.

Ses enfants en sûreté, elle n'eut plus qu'une

pensée : retourner près de son mari. On était au moment des moissons; Prussiens et Français, qui se battaient sur la frontière, laissaient passer les glaneuses. M^{me} de Falaiseau reprit son déguisement et passa avec elles, se cachant parfois dans les blés, sous les balles qui sifflaient. Son mari fut terrifié de la voir paraître : l'ami qui leur donnait asile venait d'être arrêté. « C'est une bonté de la Providence, écrit-elle, qui mesure les forces et le courage aux maux que l'on doit souffrir. »

Elle dut repartir, dès le lendemain, heureuse et grondée de son imprudence. Cette fois, c'était l'exil définitif. M. de Falaiseau, n'ayant pu obtenir leur radiation, vint la retrouver pour l'emmener en Hollande. Ces voyages forcés épuisaient les ressources. Un à un s'en allèrent les bijoux portés jadis, héritages de famille ou souvenirs d'amitié; et, sur ces pauvres ressources, on trouvait le moyen d'aider plus pauvre que soi. Tout ce qui arrivait de France, c'était la liste de l'échafaud, publiée à l'étranger chaque quinzaine et que se passaient les exilés, tremblant d'y lire des noms trop chers.

Quand M^{me} de Falaiseau, la Terreur achevée, se trouva rassurée sur le sort de sa mère et de sa sœur, elle sentit plus cruellement les privations quotidiennes. Cependant, elle écrivait : « Dans quelque position que me mette la Providence, dussé-je travailler pour vivre, je me trouverai heureuse, pourvu que je conserve « près de moi les êtres qui me sont chers. » Les intimités qui adoucissaient son isolement de La Haye éclairaient seules l'horizon sombre de sa vie. Elle et son amie M^{me} de la Rochetulon, mettaient leurs existences en commun, s'occupaient ensemble de leurs enfants et de leur ménage, faisaient, sur les prairies glacées par le terrible hiver de 1794, des courses de traîneaux. Dans cette calme Hollande, il semble que la vie doit glisser, comme les barques sur ses canaux invisibles au milieu des prés. Mais alors, on écoutait sans cesse de quel côté grondait le canon de la République. Le 12 janvier, après le passage du Wahal par les troupes françaises, le bruit court parmi les émigrés qu'il faut partir. Impossible pour M^{me} de Falaiseau, très souffrante, de risquer une traversée. Avec un déchirement indicible, elle confie ses deux fils à son amie pour les emmener en Angleterre, où ils resteront des années sans la revoir; puis, elle gagne Amsterdam avec son mari, et toute la masse des émigrés. « La terreur et le désespoir régnaient partout. On se quittait, ayant la crainte de ne se retrouver jamais. »

Le choix d'Amsterdam était malheureux, du reste; la ville, effrayée par cet envahissement subit et sympathique aux idées révolutionnaires, se montra hostile aux fugitifs. Des parentes

hollandaises des Falaiseau refusèrent de les recevoir. Associée à la princesse de Berghes, la jeune femme dut payer cher une hospitalité médiocre, pendant que leurs maris tentaient à pied, sur la glace, la traversée du Zuyder-sée. Jamais l'hiver n'avait été si redoutable. Le lendemain de son arrivée étant un dimanche, M^{me} de Falaiseau se rendit à l'église française, suivant tristement les interminables canaux qui donnent à Amsterdam, avec son originalité, un aspect mélancolique, surtout si on se les représente sous le ciel chargé de neige, la mer grise du golfe à demi glacée, et, dans cette ville ouverte, où pénétrait déjà l'ennemi, cette langue étrangère sonnante, en syllabes incompréhensibles et d'autant plus inquiétantes, aux oreilles de l'abandonnée.

Dans ce glacial logis de l'exil deux enfants naquirent, un fils de M^{me} de Berghes, et cette Adèle de Falaiseau qui voua aux œuvres de charité une vie éclosée sous des auspices si sombres. Aussi misérables que les plus pauvres femmes dans la même condition, les deux jeunes mères soutenaient mutuellement leur courage. Dès qu'elles furent remises, elles louèrent une maison, se faisant passer pour Suissesses. Elles vivaient de peu, cousant des vêtements pour les soldats français, et « les carmagnoles », comme elles disaient, ne leur manquaient jamais d'égards, leur rendant même de légers services, quoiqu'ils eussent percé à jour leur déguisement. « Tout donne l'espoir d'un retour prochain à l'ordre, à la paix et au bonheur général. » Mais les vagues qui ballottaient ces existences errantes, devaient les rejeter encore plus loin et, en 1796, les portes de la France n'étaient pas près de se rouvrir.

Ce fut à Hambourg que M. de Falaiseau, qui avait pu passer en Angleterre, rejoignit sa femme et embrassa l'enfant qu'il ne connaissait pas. Cette ville, riche et commerçante, offrait des ressources pour le travail. M. de Falaiseau chercha une place de teneur de livres; sa femme coloria les gravures de l'*Histoire naturelle* de Buffon, exécuta des broderies. Dans les reliques de famille, figure encore le premier argent gagné par elle, mince pièce de monnaie hollandaise consacrée par les souffrances qu'elle représente. Sa santé s'altérait; une fièvre pernicieuse faillit l'emporter. « Il fut un temps, écrivait-elle douloureusement, où le sort me promettait des jours heureux. » L'aîné de ses fils, Alexis, fit une chute si malheureuse dans son collège anglais, qu'il en resta estropié et ne revint près de ses parents que pour languir et mourir bientôt à Paris, où M. de Falaiseau l'avait emmené en 1800. Il avait obtenu, après un emprisonnement au Temple et des péripéties sans nombre, la permission d'y séjourner. La mère, retenue à Ham-

bourg par sa santé, dut laisser s'éteindre loin d'elle cet enfant d'une nature exquise, qui lui avait été à peine rendu. Dans ce Paris d'où elle était partie jeune femme, heureuse encore, elle rentra usée de privations, vieillie avant l'âge, brisée par ses dix ans d'exil.

Malgré la pauvreté, malgré les souvenirs, fouler le sol de France, entendre parler la langue maternelle, compter les amis échappés à la mort, c'étaient des joies suffisantes pour les émigrés. Cette société nouvelle les étonnait autant qu'ils l'étonnaient elle-même; aussi vivaient-ils entre eux, mettant en commun les ressources et les tristesses. Leurs hôtels étaient démolis ou avaient changé de maîtres; ils retrouvaient chez des brocanteurs leurs meubles et leurs portraits de famille; les noms même des rues étaient modifiés. C'était un autre Paris, où, dans quelques coins, se rouvraient certains salons d'autrefois: celui de la princesse de Beauveau, oubliée par la Terreur, et qui s'éteignait doucement, au milieu d'un petit sanctuaire tout garni d'objets familiers et charmants; celui de la comtesse de Vaudémont, restée presque riche, salon toujours rempli où passaient la pâle M^{me} de Beaumont, et Joubert et Fontanes, tout le groupe des amis de Châteaubriand.

Beaucoup d'émigrés se décidèrent à solliciter des emplois du régime nouveau. M. de Falaiseau obtint, en 1808, celui de receveur des droits réunis à Tonnerre, puis à Corbeil. Ses mérites le portèrent à la députation. Une seconde fille leur était née depuis le retour. L'avenir heureux semblait leur promettre la fortune, la situation reconquise. Alors M^{me} de Falaiseau mourut, calme, résignée, comme si elle eût attendu le moment où, la destinée faisant grâce, elle pourrait se reposer, sa tâche achevée près des siens.

V

Une physionomie différente, mais bien attrayante et bien originale, est celle de la comtesse de Neuilly, qui se dégage avec un relief remarquable des spirituels *Souvenirs* de son fils. Très petite, brune et jolie, vive et piquante, jouant du violon avec charme, telle apparut Rosalie de Beauchamp, quand son père la transporta de la cour minuscule de Monaco sur le grand théâtre de celle de Louis XV. Elle fut nommée lectrice de la Dauphine Marie-Antoinette et mariée quelques années plus tard au comte de Neuilly, de trente ans plus âgé qu'elle. Lorsque la Révolution commença, elle était veuve avec un fils et une fille, qu'elle avait élevés d'après les systèmes, alors à la mode, de Jean-Jacques Rousseau. Le 5 octobre, sa calè-

che croisa sur les quais la populace marchant contre Versailles. Elle coupa au plus court, brûla le pavé et tomba au château, où nul ne pressentait la tempête menaçante. Elle resta près de la reine pendant la terrible nuit, que son fils, enfant, n'oublia jamais et, le lendemain, fit partie avec lui du sanglant cortège qui emmenait la famille royale, croyant bien ne jamais arriver vivante à Paris. L'été suivant, cette même petite femme, plus énergique que n'avait été le roi de France, apprenant qu'une bande menaçait son château de Vrécourt, en Lorraine, arma domestiques et fermiers, barriçada ses grilles, derrière lesquelles elle brava deux petits canons, et, se présentant à la foule, ivre de vin et de brigandage, déclara qu'elle comptait se défendre et, au besoin, allumer la mine toute prête dans les souterrains du château. Cette menace suffit pour que les agresseurs montrassent aussitôt les talons.

Le courage était, en effet, sa qualité distinctive; elle répétait souvent à son fils qu'elle aimerait mieux le savoir mort qu'ayant manqué de bravoure. Ce ne fut donc pas par frayeur qu'elle émigra; mais, après s'être vue emprisonnée quelques semaines, elle craignit pour ses enfants. Elle suivit donc à Coblenz le flot de la noblesse française, fit de son fils un soldat de quatorze ans dans l'armée de Condé, et alla s'établir, avec sa fille, à Utrecht, cette jolie petite ville aristocratique et savante, souriante dans son entourage de canaux et de beaux arbres que domine la tour de sa cathédrale. La noblesse hollandaise était pleine de prévenance pour les Français. Quand M^{me} de Neuilly voulut s'installer, elle reçut une lettre lui annonçant qu'une personne inconnue avait loué et payé en son nom, pour un an, une charmante maison; sa voiture et ses chevaux lui furent achetés un prix exorbitant. Là, elle put mener, jusqu'en 1795, une vie calme et douce, assombrie pourtant par les nouvelles de France. La mort du roi, puis celle de la reine, furent pour elle des deuils profonds, qu'elle porta dans le cœur autant que sur ses vêtements. Elle s'isola, ne voyant plus que quelques amis.

La Hollande une fois envahie par les armées républicaines, le jeune de Neuilly, retenu à son camp, ignora longtemps ce que sa mère et sa sœur étaient devenues. Comme tant d'autres, M^{mes} de Neuilly avaient fui à Amsterdam, espérant passer en Angleterre. L'avant-garde de l'armée française y arriva en même temps qu'elles. Avec quelques compagnons de misère, elles s'installèrent, personnes et bagages, sur une mauvaise charrette qui versa à deux lieues de la ville, et dont le conducteur les abandonna en pleine nuit sur la digue glacée. Une maison

de paysan leur offrit un refuge et les moyens de gagner le Helder, où affluaient les émigrés, pris comme au traquenard entre la mer gelée et les troupes avançantes. Les hommes se cachèrent dans les bois; les femmes et quelques ecclésiastiques, espérant être épargnés, attendirent leur sort, furent capturés par les hussards républicains, ramenés à Amsterdam aux huées de la populace, enfermés à l'Hôtel de Ville, dans la chambre des tortures. Dévorée de fièvre, M^{me} de Neuilly obtint l'autorisation d'y rester prisonnière; mais, quand elle vit qu'on allait emmener sa fille, elle fut aussitôt debout, pour ne pas la quitter et monta près d'elle dans les misérables véhicules qui transportaient ce convoi d'infortunés. Au passage à travers Utrecht, triste retour dans ce lieu de bons souvenirs, un officier français l'ayant entendu nommer, vint lui dire qu'il était fils d'un marchand de chevaux auquel son mari avait jadis rendu service, et lui apporta quelques provisions, car les prisonniers mouraient de faim. D'Utrecht à Bréda, où siégeait la commission militaire, il fallut traverser le Wahal, à demi gelé. Clémentine de Neuilly tomba à l'eau, fut retirée demi-évanouie et dut continuer sa route sous ses vêtements trempés, qu'un hussard charitable couvrit de son manteau.

Le procès s'ouvrit dès l'arrivée. Conduite devant l'accusateur public, M^{me} de Neuilly s'avança, en le regardant résolument. Elle avait posé d'un geste machinal sa tabatière sur le bureau, et répondait tranquillement au brutal interrogatoire.

— Quel est ce portrait? lui demanda brusquement l'autre.

— Celui de Mgr le comte d'Artois, frère du roi, répliqua-t-elle, paisible, en remettant la tabatière dans sa poche.

Et, déconcerté, l'homme répondit malgré lui :

— Tu es une brave femme, toi, tu n'as pas peur!

Le procès n'eut lieu que pour la forme; par bonheur, tous les accusés furent condamnés à mort. L'apparent, commissaire de la Convention, arriva quelques jours après; c'était un homme modéré, plein de sens, qui partagea l'indignation de la ville soulevée, et fit casser cet arrêt inique. L'accusateur Girard s'en vengea en laissant souffrir du froid et de la faim les malheureuses détenues. Désespérée de l'état où elle voyait sa fille, M^{me} de Neuilly écrivit bravement au général Vandamme, qui commandait la garnison de Bréda, pour réclamer sa protection. Le jour même, il arrivait : — « Laquelle de ces dames s'appelle la comtesse de Neuilly? »

— Dans la bouche d'un général républicain, l'expression était significative. M^{me} de Neuilly exposa rapidement sa situation. Vandamme

lui offrit son bras, l'emmena à l'Hôtel de Ville, et l'accabla d'égards, en lui témoignant son indignation des crimes qui se commettaient sous couleur de politique. Quelques jours plus tard, les émigrées recevaient leurs passeports et partaient pour Hambourg.

Dès qu'elle fut à l'abri, M^{me} de Neuilly envisagea la destinée avec sa raison nette et pratique. Il ne fallait rien attendre du côté de la France. Elle avait su réserver quelqu'argent; elle ouvrit un magasin de modes et de lingerie qui eut en peu de temps une bonne clientèle. Clémentine faisait des bagues de crin, des ceintures brodées, des bourses en perles, avec un goût inné. La société allemande, comme la société française, accueillit avec empressement cette femme courageuse, qui trouvait toujours de quoi aider ses amis, et, marchande le jour, déposait, le soir, son rôle pour conduire ses enfants « aux assemblées ou à la comédie », gardant à travers cette vie double toute sa sérénité et son esprit aimable.

Une seule fois le courage lui manqua, lorsque, l'armée des princes licenciée, son fils voulut partir pour l'Amérique. Elle n'eut pas la force de mettre l'Océan entre elle et lui, et le décida à entrer plutôt au service de l'Autriche. Elle s'était déjà séparée de sa fille, qu'elle avait placée comme dame de compagnie dans une famille allemande, pour que celle-ci eût la vie plus large, et lorsque Clémentine lui écrivait « qu'elle aimerait cent fois mieux aider chez elle la servante à éplucher les pois que de vivre chez les autres », la mère, sensée et ferme, répondait : « Il y a remède à tout, quand on veut s'aider de sa raison.... Défends-toi des chagrins imaginaires et, pour cela, occupe-toi toujours. Rien ne produit la tristesse comme le désœuvrement. Tu dois bien sentir qu'aucun de nous n'est à sa place, mais songe que nous sommes peut-être des moins malheureux. » Une excellente famille de Mecklembourg, les Lutzow, ouvrit à Clémentine un intérieur où elle fut traitée en sixième enfant de la maison. La jeune fille qui devait épouser M. de Barberey, était jolie, rieuse et gaie, franche et droite comme sa mère, avec quelque chose de sa décision et de sa netteté d'esprit.

A force de travail et d'énergie, M^{me} de Neuilly était arrivée à se créer une aisance modeste. Elle trouvait moyen, en 1793, d'offrir, dans son logis de « marchande » au prince héritier de Mecklembourg, une réception charmante et simple, avec toute la grâce de l'ancienne cour. Un désastre d'un genre inattendu vint la frapper. Un domestique, en qui elle avait confiance, lui vola tout ce qu'elle possédait d'argent et de vêtements. La rentrée en France de bon nombre d'émigrés réduisait en même temps sa clientèle, et faisait le

vide dans son cercle d'amis. Cependant, elle resta sourde aux instances de ses enfants, qui n'avaient pas résisté à la fascination de la patrie rouverte et qui avaient pu y retrouver, avec des parents presque inconnus, quelques débris de leurs biens. Les difficultés que rencontraient tant d'émigrés rentrés lui faisaient peur; le souvenir des peines souffertes l'attachait peut-être à cette terre d'exil. Mais, surtout, elle avait juré, avec l'obstination qui la caractérisait, de ne revoir la France que gouvernée par son roi légitime. Elle persista dans sa résolution, s'isolant de plus en plus, ne pardonnant pas à ses amis d'être moins absolus « que moi, qui n'ai d'autres dieux et maîtres que ceux de mes pères, et ne professerai jamais de culte étranger ».

Le despotisme impérial ne l'épargna pas.

Elle fut expulsée de Hambourg en 1805, sans autre crime que son hostilité muette; elle y rentra pour subir les horreurs du siège, que Davoust soutint huit mois contre les forces coalisées. « Rien ne me fera faiblir, écrivait-elle, je serai plus têtue que le malheur. » Ce fut, en effet, le malheur qui se lassa. A la suite de ses princes, elle revit la France, y retrouva ses enfants établis et heureux, revit même son château de Vrécourt, épargné par les démolisseurs, et, dernière faveur du sort, mourut avant ce roi Louis XVIII dont elle avait espéré, contre toute espérance, la restauration.

VI

Avec la marquise de Montagu, nous entrons dans l'atmosphère chrétienne la plus pure et dans le récit d'un véritable apostolat. Lorsque la duchesse d'Ayen groupait autour d'elle ses cinq filles pour leur inculquer une piété forte et austère, elle ne pressentait pas cependant à quelles épreuves elle les préparait, que l'aînée, l'angélique vicomtesse de Noailles, la soumettrait sur les degrés de l'échafaud, qu'aux autres seraient réservés les sentiers de l'exil, les prisons de l'étranger pour la vaillante compagne de Lafayette, enfin pour Anne de Montagu, une mission de charité d'un genre unique.

Ce ne fut pas toutefois dès le commencement de l'émigration. A la suite de son mari et de son beau-père, M. de Beaune, la jeune femme refit les étapes que nous avons déjà signalées, les mêmes pour tous : Londres, Aix-la-Chapelle, où, presque toujours seule, le marquis de Montagu et son père étant à l'armée des princes, elle lisait, pour fortifier son âme, la *Vie des Martyrs*, et pensait aux siens, à son beau-frère Lafayette, repoussé par tous les

partis, à tout son entourage, enthousiaste jadis, comme beaucoup de cœurs généreux, du mouvement de 1789 et ne prévoyant pas les excès de la Révolution, dont ils devaient être les premières victimes. Tout près de sa maison était un couvent de femmes; elle entendait la nuit la psalmodie des religieuses et se relevait pour prier avec elles. Après le licenciement de l'armée de Condé, ce fut de nouveau l'Angleterre, puis Bruxelles. Habitée à une grande existence, la jeune femme faisait l'apprentissage de l'économie, « du parti à tirer d'un écu de six livres ». Elle ignorait où acheter les choses les plus usuelles et le demandait à son mari, qui ne le savait pas mieux qu'elle. Le résultat de ses efforts était un mélange de parcimonie et de gaspillage dont elle riait la première, les larmes aux yeux. Le beau-père, d'humeur difficile, supportait mal l'adversité; pour se distraire, il venait lire tout haut à sa belle-fille des romans qui ne l'amusaient guère, mais qu'elle feignait patiemment d'écouter. Malgré sa santé délicate, elle savait accomplir de bonnes œuvres autour d'elle, la charité ayant toujours été le mobile dominant de cette âme ardente, sous une grande timidité. Pendant que son mari s'épuisait à sortir de l'embarras où les jetait leur manque de ressources, elle reçut de sa tante, la comtesse de Tessé, l'offre d'un asile près d'elle, à Lowenberg, en Suisse. Le jeune ménage était dans une situation si précaire qu'il se résigna à cette séparation. M. de Montagu se fixa à Constance, où son aïeul maternel, le marquis de la Salle, ancien gouverneur d'Alsace, était, moins par ses quatre-vingts ans que par sa haute sagesse, le patriarche et le conseil de toute une colonie d'émigrés. Dans cet intérieur nombreux, chacun travaillait de son mieux pour la communauté, et la vieille marquise, dont les yeux étaient mauvais et les doigts tremblants, retenait, par ses contes, sa nichée de petits-enfants autour d'elle pour lui renfiler l'aiguille qu'elle tirait sans se lasser.

M^{me} de Montagu serait volontiers restée au milieu de cette famille dont les sentiments religieux répondaient aux siens, tandis qu'il n'en était pas de même de sa tante. Plus prévoyante que beaucoup d'émigrés, M^{me} de Tessé avait réalisé, avant de quitter la France, une notable partie de sa fortune, et avec son mari, qui se mouvait dans son ombre, elle avait acheté une grande ferme, au fond d'une belle vallée suisse, vivant des produits de son domaine, où elle avait attiré, « afin d'avoir quelqu'un pour lui donner la réplique », un brillant causeur, son ami, le marquis de Mun. Infiniment spirituelle, libérale et philosophe, liée jadis avec Voltaire, elle aimait les paradoxes, et déraisonnait parfois, mais, dès qu'il fallait agir, c'était une

forte tête et une grande âme. Sa nièce et elle pouvaient donc se rencontrer au moins sur ce terrain, d'autant qu'une affection sincère les attachait l'une à l'autre; il n'est pas toujours nécessaire pour cela de se comprendre. D'ailleurs, M^{me} de Montagu vivait toute dans ses angoisses. L'âme ébranlée par la perte successive de deux enfants, elle se demandait, en priant pour ses sœurs et sa mère, si c'était pour des vivantes ou des mortes, et chaque jour, à l'heure des exécutions de Paris, récitait les litanies des agonisants. Ce fut en allant rejoindre son père, émigré également en Suisse, qu'à mi-route, elle le rencontra porteur des lugubres nouvelles qui confirmait ses pressentiments. Le même jour, trois générations : la vieille maréchale de Noailles, la duchesse d'Ayen, la vicomtesse de Noailles avaient péri sur l'échafaud. Dans son désespoir, le *Magnificat* monta aux lèvres de M^{me} de Montagu; c'était l'hymne préféré de sa mère! Après cet élan de foi, elle fut envahie par une douleur si vive, si exaltée, qu'on craignit de lui voir perdre la raison.

Sur ces entrefaites, M^{me} de Tessé, ayant eu des difficultés avec le gouvernement de Fribourg, vendit son domaine, et la colonie de Lowenberg, à laquelle M. de Montagu s'était joint, s'en alla à travers l'Allemagne, cherchant une installation nouvelle. L'hiver se passa dans la ville d'Erfurt, où M^{me} de Tessé trouva une société agréable, M^{me} de Montagu, de belles églises catholiques, des prêtres éclairés pour reconforter son âme meurtrie. Ses journées se passaient à secourir les émigrés pauvres, nombreux là comme ailleurs; ses soirées, à leur tricoter des bas. M^{me} de Tessé lui ouvrait largement sa bourse; elle prit même comme chapelain l'abbé de Luchet, vieil ecclésiastique perdu dans ce pays étranger, disant en riant que sa nièce suffisait à l'occuper.

L'originale comtesse, douée d'un grand sens pratique, n'avait pas renoncé à son installation agricole, qui lui semblait le meilleur moyen de faire vivre tout son monde à peu de frais, et elle cherchait partout un domaine à acquérir. Elle remonta jusqu'à Altona, jusqu'à Ploen, dans le duché de Oldenbourg, et finit par acheter en Holstein, vers 1796, la terre de Witmold. C'était un vrai site du Nord, avec cette beauté triste que leur donnent les grands étangs, les vastes plaines, les sapins noirs. En hiver, ce voisinage de la Baltique devenait une petite Sibérie ensevelie sous les neiges. On y vécut pourtant toutes les années qui suivirent, heureux de cesser la vie errante, se serrant les uns contre les autres dans cette grande maison, où vint aussi la famille de Lafayette, où l'on célébra des mariages et des baptêmes. M^{me} de

Montagu, pour seconder sa tante, se partageait entre les soins à donner au fils qui lui était né dans l'exil, et l'administration de la laiterie, une superbe laiterie de cent vingt vaches dont les produits se vendaient à Hambourg. Elle consacrait ses moments de liberté à soigner les malades, à consoler les affligés, et sa tante lui répétait qu'elle devrait être « sœur grise ou impératrice de Russie, pour donner un champ assez large à ses aspirations charitables ». Le champ était tout prêt : ce fut l'Œuvre des Emigrés.

Les misères dont elle se souvenait, partout, en Angleterre, en Suisse, en Allemagne, où l'avaient promenée depuis cinq ans les hasards de son existence, laissaient à cette conscience délicate des remords de vivre à l'abri du besoin. A force de réfléchir et de prier, elle songea à faire une quête dans le Holstein pour ses compatriotes malheureux. Mais, dans ce pays, les émigrés étaient rares ; on ne les connaissait pas ; on ne s'y intéressait guère. M^{me} de Montagu recueillit de nombreuses informations, et, sur ces notes, écrivit un émouvant mémoire, y joignant le plan d'une souscription que, devenue ambitieuse, elle voulait étendre à toute l'Europe. Le projet bien mûr dans son cerveau, elle en parla au comte de Stolberg, leur voisin, homme remarquable, dont la conversion au catholicisme devait avoir, peu après, tant de retentissement en Allemagne. Stolberg s'enflamma pour l'Œuvre des Emigrés, il rédigea une adresse éloquentes au peuple danois, dont M^{me} de Montagu le força à effacer son nom à elle, accompagnée de trop d'éloges pour sa modestie craintive.

En quelques mois, la souscription se propagea sur tout le continent et, malgré les difficultés de l'époque, rapporta des sommes considérables. Les secours affluaient, en argent et en nature, si bien qu'on dut créer toute une administration de gens de bonne volonté. M^{me} de Montagu resta la caissière générale, tenant un compte minutieux des recettes et des dépenses, y passant ses nuits, se chargeant de procurer des emplois, de vendre des ouvrages, donnant à tous ceux qui la sollicitaient, avec le seul regret de ne pouvoir les secourir assez,

car les demandes étaient nombreuses, — et tout cela du fond de son désert, sans quitter ses vaches et son tricot. Elle devenait avare, prétendait-on, dépouillait ses armoires et celles de sa famille, donnait jusqu'à son livre d'heures, donnait, avant tout, son âme. Les seuls besoins qu'elle se fit scrupule de soulager avec le fonds général étaient ceux des siens. Un jour qu'elle s'acharnait sur une broderie, M^{me} de Tessé lui fit présent de six louis, en lui disant que ce serait « pour l'émigré qu'elle aimait le mieux ». M^{me} de Montagu nomma aussitôt son beau-père. C'était pour lui qu'elle travaillait, car le vieux gentilhomme, retiré dans une petite ville d'Allemagne, n'avait, par ce dur temps de janvier, point de bois pour se chauffer.

Telle fut l'œuvre de M^{me} de Montagu, ingénieuse et grande comme sa charité. Lorsque, vers 1800, elle fut rentrée en France, elle se donna une autre tâche : celle de bâtir, sur le terrain où avaient été jetées dans une fosse commune les victimes tombées à la barrière du Trône, une église à laquelle s'adjoignirent par la suite un couvent de religieuses et une maison de missionnaires. C'est la fondation de Picpus, née sous l'inspiration et l'influence de M^{mes} de Montagu et de Lafayette ; c'est le monument qu'elles voulurent élever à leur mère.

En achevant ce tableau forcément rapide, bien d'autres noms viennent aussi se placer sous la plume. Peut-être ceux-ci suffisent-ils, cependant, à montrer ce que fut cette génération brusquement jetée au milieu des épreuves, à enseigner aussi que la volonté est un puissant levier, surtout lorsqu'elle prend son point d'appui ailleurs qu'en elle-même, pour nous élever au-dessus de la destinée, quelle qu'elle soit. Si toutes les femmes de l'émigration n'atteignirent pas ces hauteurs d'héroïsme, il en est bien peu qui n'aient su du moins garder la dignité du malheur.

A. CHEVALIER.

FIN

PENSÉES ET MAXIMES

Nous promettons selon nos espérances et nous tenons selon nos craintes.

LAROCHEFOUCAULD.

L'abîme du bonheur se trouve dans l'abîme de la charité.

LE PÈRE BERTHIER.

CONSEIL



QUAND vous lirez ces lignes, mesdemoiselles, vous serez tout près d'entrer en carême; l'apaisement se fera dans votre vie mondaine, le flot des visites du jour de l'an sera passé, les soirées finies; et peut-être quelques-unes d'entre vous regretteront-elles cette existence un peu trop mouvementée au gré de leurs mères, ce carnaval plus ou moins brillant qui remplit les journées

et les soirées de riens, mais qui les remplit. Après tant de bruit, tant de sorties, tant de gaieté plus ou moins vive, il y a souvent un vide, sinon sérieux, réel, au moins superficiel, matériel, pour ainsi dire, et c'est ce vide que je voudrais vous aider à remplir.

D'abord, mesdemoiselles, vous êtes toutes trop raisonnables pour ne pas convenir que cette vie mondaine, dans son intensité, ne saurait durer longtemps sans causer un grave détriment, et à votre santé, et à votre esprit, et même à votre cœur. L'existence nous est donnée pour autre chose que le plaisir, et quand le plaisir est devenu une habitude, — habitude passagère, si vous le voulez, mais habitude, — il en résulte un dommage plus ou moins grand pour l'être moral. L'intelligence s'atrophie à ne s'occuper que de commérages de salons ou de préparatifs de toilette, le cœur s'étirole dans des préoccupations toutes personnelles. On tombe dans un état d'affaiblissement, d'anémie intellectuelle et morale, contre laquelle il faut réagir au plus tôt.

On a le plus souvent, faute de temps, et grâce à la fatigue, abandonné les occupations sérieuses. Il faut s'y remettre; il faut chercher des toniques, des reconstituants.

Ces toniques du cœur et de l'esprit, vous les trouverez dans la charité, d'une part, et, de l'autre, dans la lecture, le travail.

La charité, d'abord. Ne vous semble-t-il pas bien, juste, même, de payer aux pauvres les

plaisirs que vous avez peut-être pris à trop haute dose? Il me semble que la contre-partie de ces distractions serait de faire jouir des enfants malheureux en leur habillant des poupées, en leur distribuant des jouets, en travaillant pour les vêtir eux-mêmes. Vos mères vous ont parées, gâtées; en serrant, pour l'an prochain, vos élégantes toilettes, ne vous semblera-t-il pas de votre devoir de confectionner pour les déshérités les vêtements nécessaires par cette froide température? J'aimerais à vous voir entreprendre, au sortir du carnaval, une œuvre charitable qui occupât votre temps, vos doigts, votre cœur.

Ce n'est pas assez. Comme compensation de ces longues visites, si souvent frivoles, ennuyeuses, inutiles, dans lesquelles on ménage si peu la charité, pourquoi ne prieriez-vous pas vos mères de vous conduire chez quelque pauvre femme? Ce serait doux et utile, je vous l'assure, et cela vous donnerait une idée juste des choses, des situations et des devoirs d'ici-bas.

Enfin, la part de l'esprit est encore à faire. Il s'est anémié, lui aussi, dans ces entretiens sans fond, sans consistance, dans ces préoccupations mesquines et frivoles. Vous n'avez pas eu le temps de lui donner cette pâture qui lui est nécessaire, cependant, pour garder son énergie, sa justesse, sa pénétration. Eh! bien, voici le moment des fortes et saines lectures. Vous avez des loisirs, utilisez-les, et faites provision de pensées justes, élevées. Reprenez vos études, un moment délaissées, la peinture, la musique, les langues étrangères.

Peut-être, au premier moment, y aurez-vous quelque peine. Mais, croyez-moi, ce ne sera pas sans profit ni sans plaisir que vous dominerez la fatigue et la paresse qui résultent d'une vie mondaine. Vous reprendrez vite le niveau qui s'est légèrement abaissé; vous sentirez la force, la santé morale vous revenir, et vous serez ainsi rendues à la vraie existence, celle qui joint l'utile à l'agréable, et dans laquelle le devoir a la première place, la prépondérance.

M. MARYAN.

MAIN D'ENFANT

(SUITE)

V



trois années auparavant, par une sombre journée d'hiver, un jeune homme en deuil quittait l'express de Bordeaux à la gare de Clermont. La neige tombait en épais flocons, le vent d'ouest soufflait avec rage, et les

rare voyageurs qui venaient de descendre des wagons, saisis par la brusque transition des compartiments bien chauds à la bise glacée, prenaient rapidement place dans les voitures de louage.

Après une courte hésitation, le jeune homme s'approcha d'un employé.

— Quel chemin dois-je suivre pour aller à la fabrique Tudy? demanda-t-il.

— Toujours droit devant vous, monsieur; mais, c'est loin. Par ce temps de chien, vous ne regretterez pas vos huit sous d'omnibus.

— Merci.

Prenant à la main une lourde valise, sans paraître entendre les appels des cochers, l'inconnu s'engagea dans la longue avenue conduisant à la ville, indifférent au froid et baissant la tête sous la neige. Une heure après, il arrivait à la fabrique et demandait M. Tudy. Celui-ci était à son bureau. Il tendit la main en voyant entrer le visiteur.

— Monsieur Gérard, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— Une lettre du directeur de l'Ecole centrale vous a précédé; les éloges qu'elle renferme me donnent lieu de croire que nos rapports seront excellents.

— Je l'espère aussi, monsieur.

— Je dois vous avouer que, regrettant beaucoup mon ingénieur, un garçon de mérite, enlevé par une maladie foudroyante, j'étais grandement inquiet de son remplaçant. Ma fabrique est importante, les ouvriers difficiles à conduire à l'époque actuelle; il me fallait quelqu'un

d'actif, de sérieux, de sympathique à première vue, dirais-je. Grâce à ce cher directeur, le choix n'a pas été long, et je sens qu'il est heureux.

Gérard s'inclina. Un observateur attentif eût pu voir une émotion profonde sous le masque glacé dont il couvrait son visage. Provenait-elle de cet accueil plein de bienveillance ou de quelque souvenir mystérieux qu'évoquaient ces paroles louangeuses?

M. Tudy ne chercha pas à résoudre le problème. Satisfait de son examen, il indiqua un siège au jeune homme.

— Asseyez-vous là, dit-il, nous allons faire plus ample connaissance.

Puis, soudain, remarquant ses vêtements couverts de neige :

— J'oublie, dans ce bureau surchauffé, que vous avez passé la nuit en wagon et que le temps est horrible. On va vous indiquer votre chambre; reposez-vous un instant, nous nous retrouverons à déjeuner. Je tiens à vous présenter à ma femme, et nous visiterons ensuite la fabrique.

— Je crois qu'il y a un malentendu, dit Gérard... C'est le directeur de l'Ecole centrale qui s'est chargé de tout régler avec vous. Aurait-il omis de vous avertir que je désire loger en dehors de la fabrique?

M. Tudy prit une lettre dans son portefeuille, la parcourut attentivement, et la tendant au jeune homme :

— Il n'a rien omis, comme vous pouvez vous en convaincre. C'est moi qui n'ai pas fait attention à cette clause. Elle ne m'est cependant pas indifférente. Vous devez comprendre que je désire avoir constamment mon ingénieur sous la main.

Il garda un instant le silence; puis, d'une voix brève :

— Voulez-vous me donner la raison de... voyons... de cette originalité?

D'une voix non moins brève, Gérard répondit :

— Mon amour de la solitude et de l'indépendance.

— Vous pourrez être seul et indépendant chez moi. Le contremaître et sa famille habitent le même pavillon, c'est vrai, mais ils sont nombreux et ne recherchent aucune société... Je dois vous dire aussi qu'il m'est

impossible d'élever le prix de vos appointements, comme le nécessiterait une installation en ville.

— Je ne demande rien de plus.

— Ma fabrique est à égale distance de Clermont et de Royat; les premières habitations sont assez éloignées.

— Qu'importe si, à toute heure, je suis à votre disposition.

— Vous êtes absolument décidé?

— Oui, monsieur, absolument.

Un nouveau silence suivit ces paroles... Gérard regardait à travers la croisée bien close la bourrasque qui sévissait au dehors; et M. Tudy relisait encore la lettre dont il avait passé le post-scriptum important.

— J'avais oublié de tourner la feuille, dit-il enfin d'un ton plus bienveillant : toute la faute est à moi. Le directeur écrit que vous avez eu de violents chagrins. Sont-ils la cause de votre amour de la solitude?... Il me faut un motif sérieux, avouable, entendez-vous?

Une pâleur subite se répandit sur le visage du jeune homme. Ce fut d'une voix mal assurée qu'il répondit :

— J'ai perdu le même jour, la semaine dernière, mon père et ma fortune; croyez...

— Pardonnez-moi, mon pauvre enfant, interrompit M. Tudy en lui tendant la main, la question est close; agissez comme vous l'entendrez... Bon! La cloche annonce le déjeuner, allez rapidement changer de costume dans la chambre de votre prédécesseur; aujourd'hui, vous êtes notre prisonnier; vous reprendrez ensuite votre indépendance.

Dès le lendemain, Gérard, tenté par la modicité du prix, loua une petite chambre au village de Royat. Tant que dura l'hiver, il ne prêta aucune attention au vieux mur qui lui faisait vis-à-vis, à la ruelle étroite remplie d'immonables de tous genres, à l'obscurité de la pièce où se trouvaient à la fois son lit et le réchaud servant à sa modeste cuisine.

Mais, quand parut le soleil de printemps, qu'une brise chaude gonfla les bourgeons des futaies, fit éclore les pâquerettes des prés, et porta les chants d'oiseaux dans l'espace, le jeune homme éprouva une sensation de jour en jour plus pénible en quittant les immenses salles de la fabrique, où l'air circulait librement, la route pleine de rayons lumineux, pour son humble réduit aussi sombre qu'une prison.

Se levant tôt et se couchant tard, il prit l'habitude des longues promenades, explorant les vallées, les bois, les montagnes avec une telle ardeur, un tel dédain de la fatigue, que M. Tudy finit par s'inquiéter de l'altération de ses traits.

— Vous vous tuez, mon ami, lui dit-il un

jour que Gérard arrivait ruisselant de sueur d'une de ses courses folles. C'est mal... Etes-vous donc seul au monde pour faire si peu de cas de votre santé et de votre vie?

Le jeune homme ne répondit pas; et, devant cette douleur muette, cet entêtement continu, M. Tudy ne fit pas d'autre tentative.

Ce fut en revenant d'une promenade sur les coteaux de Villars, qu'à l'embranchement de la route conduisant à Fontanas, Gérard aperçut, contre la montagne, une maisonnette qui semblait abandonnée. Il s'informa. On lui répondit qu'un paysan l'avait fait construire, espérant la louer à des artistes durant la belle saison; mais son éloignement, son isolement absolu, avaient empêché toute négociation. La maisonnette était toujours restée close.

Un mois après, Gérard s'y installait avec Mathurine, vieille paysanne plongée dans la misère, qui ne lui demandait, en échange de ses services, que le logement et la nourriture.

Depuis lors, ces deux êtres avaient vécu côte à côte se voyant peu, se parlant moins encore, perdus, l'un et l'autre, dans des souvenirs différents, mais également tristes.

C'était une vraie demeure de paysan que la maisonnette louée par Gérard. A l'extérieur, pas le moindre crépissage ne voilait les pierres grossièrement taillées. Depuis longtemps, les bourrasques avaient détruit la couche de peinture de la porte et des volets; les sedums poussaient en liberté sur le toit, et de nombreux nids d'hirondelles s'alignaient au-dessous des tuiles moussues.

A l'intérieur, une seule pièce au rez-de-chaussée servant à la fois de cuisine et de salle-à-manger. L'ameublement, des plus sommaires, se composait de quelques chaises de paille, d'une table de sapin, d'une horloge. A l'unique étage, un cabinet tenant lieu de vestiaire, deux chambres avec un lit de fer, une commode vermoulue, une chaise, un lavabo, et un miroir.

Mathurine avait ajouté à la sienne un vieux Christ de cuivre autour duquel s'enroulait un chapelet de Lourdes; le portrait de son mari, pauvre ouvrier enseveli sous l'éboulement d'une carrière, et celui de son fils enlevé à la fleur de l'âge pendant la guerre de 70. Depuis cette année terrible, Mathurine n'avait plus quitté la robe de deuil et le bonnet recouvert d'un crêpe. « La mère Joie », comme on l'appelait dans le village, avait perdu même le sourire dans le naufrage de son bonheur.

La chambre de Gérard ne renfermait aucun objet pieux, aucun souvenir d'êtres chers. Des livres de chimie, d'algèbre, s'empilaient sur une petite table; la tablette de la cheminée disparaissait sous des échantillons minéralogiques recueillis au cours des longues prome-

nades solitaires. Tout semblait consacré à la science ! Et Mathurine, croyante, naïve, se signait en entrant dans cette pièce où le jeune homme n'avait pas voulu laisser suspendre l'image consolante du Dieu crucifié.

Gérard, en louant la maisonnette, s'était fort peu soucié de son apparence misérable et de la pauvreté de son ameublement. Ce qui l'avait séduit, c'était, outre son isolement complet, la position qu'elle occupait sur la hauteur.

Mathurine, qui le voyait demeurer des heures entières à la croisée, perdu dans une profonde contemplation, se demandait quel charme il trouvait à regarder toujours les rochers et les prairies.

— Il deviendra fou, ce pauvre garçon, pensait-elle. Si jeune, vivre comme un loup, ce n'est pas naturel.

Non, ce n'était pas naturel ; et M. Tudy, lui-même, si causeur, si démonstratif, éprouvait de la gêne en présence du jeune ingénieur, qui, tout en remplissant avec exactitude ses fonctions, gardait toujours la réserve du premier moment de l'arrivée.

— C garçon-là me déroute, disait-il parfois à sa femme. Intelligent, travailleur, distingué, il serait absolument sympathique, sans cette froideur, sans cette tristesse qui ne font que s'accroître.

Or, ce soir là, c'est-à-dire le soir du départ de Maud Gorvello, le jeune homme se sentait plus triste encore que de coutume. Le morceau de musique entendu au parc avait excité sa sensibilité nerveuse en réveillant de vieux souvenirs. Le front incliné, il prenait le sentier escarpé conduisant à la montagne quand il s'entendit appeler :

— Monsieur Gérard, quelque chose pour vous.

Il devint fort pâle, et, malgré ses efforts pour se contenir, sa main tremblait en recevant la lettre que lui tendait le facteur.

— Ce n'est pas souvent, continua ce dernier, avec un gros rire ; mais, fruit rare est toujours bien reçu. Au revoir, monsieur Gérard.

Gérard ne répondit pas. Il venait de déchirer l'enveloppe, et son regard parcourait avec avidité quatre pages d'une écriture serrée.

— Fou que je suis, murmura-t-il en essuyant son front couvert de sueur. Fou que je suis d'avoir pu croire qu'elle me faisait donner de ses nouvelles ; qu'elle pardonnait, peut-être !

D'un mouvement brusque, il froissa la lettre, la mit dans sa poche et reprit à grands pas le chemin de sa demeure.

Mathurine disposait le couvert du jeune homme sur la table de sapin, quand il entra pâle et les sourcils froncés.

— Je ne dînerai pas, dit-il en passant rapidement près d'elle.

— Monsieur est malade ?

— Non.

Il ferma à clef la porte de sa chambre, et, prenant la lettre, il s'approcha de la croisée pour relire, aux dernières lueurs du soleil, le passage suivant :

« Oui, cher ami, me voilà dominicain. Je te raconte plus haut mes combats intimes et la victoire finale. Je goûte maintenant une immense joie, une paix profonde ; joie et paix troublées seulement par mon inquiétude au sujet de toi et de ta famille. Je t'ai écrit souvent à Bordeaux. Les lettres me sont revenues avec cette mention : « Parti sans laisser d'adresse ». Enfin, il y a quatre mois, j'ai écrit au directeur de l'Ecole centrale qui m'a envoyé cette réponse navrante dans sa brièveté : « M. Gérard, ingénieur à la fabrique Tudy, près Clermont-Ferrand, a quitté Bordeaux à la suite de violents chagrins ». — Pas une ligne de plus. Mais, tu penses, cher ami, avec quelle hâte je prends la plume pour te demander une explication. Je te la demande au nom de cette amitié qui nous unit depuis longtemps, au nom de cette confiance que tu m'as toujours témoignée... Pourquoi m'avoir oublié à l'heure de l'angoisse ? N'étais-tu pas sûr de mon amitié ? Pensais-tu que le couvent, en élevant une barrière entre le monde et moi, en élevait une aussi entre nous deux ?

« Gérard, mon frère, ouvre vite ton cœur. « Il n'est pas bon à l'homme d'être seul ». Je veux te consoler, t'aider si je le puis... Sans famille, j'ai trouvé chez tes parents un accueil paternel ; peut-être est-ce l'heure d'acquitter ma dette envers eux, envers toi. Je connais déjà bien des misères ; ma main a versé le baume divin sur mille plaies saignantes : deuils, déceptions, fautes, m'ont souvent attendri. Si mes yeux ont eu des larmes pour les indifférents, crois-tu qu'ils resteront secs devant tes infortunes ?... »

Gérard s'arrêta... Sa vue s'obscurcit, un sanglot lui monta à la gorge, et, cachant soudain son front dans ses mains, cet homme que l'on jugeait si froid, si dur, pleura comme un enfant.

VI

« Au père Hélot, dominicain, à Lyon.

Royat, le...

« Mon cher ami, je sors d'une longue maladie qui a mis alternativement, à ce que vient de me dire le docteur, ma vie et ma raison en

danger. Voilà l'excuse de mon silence. Dans le fouillis de plans, d'ordonnances, de fioles qui encombraient ma table, j'ai retrouvé, ce matin, ta lettre, cause, je crois, de cette terrible crise. Songe que cette lettre est à peu près le seul témoignage de sympathie que j'aie reçu en trois ans ! Elle a provoqué une réaction, quoi d'étonnant ! La force humaine a des limites. Je regrette seulement d'avoir eu un tempérament assez robuste pour échapper à la mort ; un reste de foi assez vivace pour ne pas absorber d'un trait le contenu d'un flacon de laudanum placé à portée de ma main. Souvent, je l'ai regardé d'un oeil d'envie, ce calmant suprême, pendant que le docteur en comptait minutieusement les gouttes à mon chevet. Peut-être sont-ce tes prières qui m'ont épargné ce que tout homme d'honneur considère comme une lâcheté ; mais ce qui est aussi, pour le malheureux, le repos et l'oubli.

« Le repos ! tu l'as toujours connu, Marcel, toi qui passais si tranquille, si recueilli sur le chemin de la vie, que je pressentais depuis longtemps ta résolution finale.

« Je le connaissais aussi à cette époque ! Tu sais comme pour moi tout était joie, espérance ! Maintenant, je vis dans une maisonnette abandonnée, avec une vieille servante pour unique société. Le directeur de la fabrique où je suis ingénieur, les ouvriers, sont les seuls êtres auxquels j'adresse la parole.

« De parents, je n'en ai plus ; d'espoir, je n'en ai plus... Je croyais n'avoir plus d'amis, quand ta lettre m'a prouvé que le cher entre tous se souvenait encore de moi... Peut-être cependant ne t'eussé-je pas répondu, tant était grande l'amertume de mon cœur, si la maladie ne m'eût enlevé une partie de mon énergie. Me voici en pleine convalescence, à ces heures où l'on éprouve l'impérieux besoin de s'épancher avec un être sympathique. Le docteur vient de me quitter en me déclarant que c'est sa dernière visite. Mathurine récite tout haut son rosaire dans la cuisine ; les moineaux familiers auxquels je distribuais la pâture chaque matin, ne trouvant plus rien sur ma croisée, se sont envolés au loin, les ingrats ! Je suis seul, et après avoir relu ta lettre dix fois peut-être, je commence à t'écrire.

« Toute ma vie, tu la connais jusqu'au jour où, te décidant à faire une retraite à la Trappe, nous nous séparâmes pour ne plus nous revoir. J'étais heureux, tu t'en souviens, n'est-ce pas ? Nous n'avions pas de fortune, mais mon père et ma mère s'adoraient comme aux premiers temps de leur mariage ; moi, l'unique enfant, j'étais l'être choyé du logis, et le bonheur nous parut complet, quand, sur la chaude recommandation de mes professeurs, je fus admis comme ingénieur dans une des princi-

pales usines de Bordeaux. Tu me disais alors avec une certaine mélancolie, en comparant nos deux existences, qu'il n'y avait pas sous le soleil un veinard comme moi. Il est de fait que tout me souriait : mes appointements étaient beaux ; la position de mon père dans la magistrature, et notre vieux nom pur de toute tache m'ouvraient les salons les plus aristocratiques de Bordeaux. Ardent au travail, préférant la vie de famille au bruit et aux fêtes, je vécus éloigné du monde jusqu'au jour où je rencontrai Hélène S...

« C'est une ancienne histoire que je te conte là, mon cher Marcel ; tu as été le confident de cet amour si ardent, si confiant... sans doute parce que c'était le premier. Tu sais aussi qu'alors je délaissai un peu ma fidèle amie l'étude, que mes causeries avec toi devinrent moins fréquentes... A part mes occupations à l'usine, mon temps était absorbé par les visites, les soirées, les promenades où j'espérais trouver Hélène. Sa jolie figure, sa grâce, me plaisaient ; mais, je voulais aussi, dans ces fréquentes rencontres, étudier le caractère et le cœur de celle que je rêvais pour compagne.

« Nous sommes de tristes observateurs, cher ami, avec le bandeau de l'amour sur les yeux ! Mieux vaut ne jamais ouvrir le cœur des femmes que d'essayer même de le feuilleter ! C'est un livre trop compliqué pour nous.

« Je découvris dans Hélène toutes les perfections des anges. J'acquis la certitude de son affection, et... huit jours après ton départ, pour me consoler, sans doute, je demandai sa main qu'on m'accorda.

Le mois des fiançailles qui suivit fut une série d'enchantements (les derniers !), enchantements brusquement interrompus par des affaires pressantes m'appelant à Paris. Il s'agissait, je crois, d'achats de machines, peut-être même pour moi d'un brevet concernant une invention, résultat de mes patientes recherches ; je ne me souviens pas... j'ai tout anéanti.

« Une des premières personnes que je rencontrai à la descente du train fut notre joyeux compagnon Rolley. Joyeux ! Il ne l'était guère à cette heure ! J'eus de la peine à reconnaître dans le pauvre garçon pâli, amaigri qui me serrait la main, le boute-en-train de Centrale. Nous nous donnâmes rendez-vous au restaurant pour le soir même ; et, quelques heures plus tard, après un repas que je m'efforçai vainement d'égayer, Rolley m'ouvrit son cœur, tout en flânant avec moi sur le boulevard. Il aimait passionnément, sincèrement, une jeune Bordelaise qu'il avait connue durant une saison à Cauterets. Elle l'aimait, elle aussi, et leur mariage était fixé à l'hiver, quand un court billet vint tout rompre. La fiancée déclara-

rait qu'elle ne pouvait se décider à s'appeler « Madame Rolley ». En vain, le malheureux garçon, sûr de son honorabilité, de celle de sa famille, écrivit-il qu'on lui donnât au moins une raison valable pour annuler les engagements pris : il reçut d'abord des réponses insolentes, et finit par se heurter contre un silence absolu.

« — J'éclaircirai cela dès mon retour, dis-je à Rolley qui me regardait avec des yeux suppliants ; mais, tu mérites mieux que cette pimbèche, mon pauvre ami. Une fois cette blessure cicatrisée, je te découvrirai un trésor dans le genre de celui que je vais posséder ; car, il faut que je t'apprenne la grande nouvelle... je me marie!... »

« Une cordiale poignée de main fut la seule réponse à ma confidence.

« — Oui, j'épouse mademoiselle Hélène S... Tu viendras à... »

Je m'interrompis soudain... Rolley était si horriblement pâle, que je compris tout sur le champ.

« — Ah ! c'est elle ! dis-je d'une voix qui me parut n'avoir rien d'humain. C'est elle ! Sois tranquille, pauvre ami, je ne serai pas ton rival... »

« Je le quittai ainsi brusquement, sans autre adieu. Il me fallait la solitude pour crier mon désespoir ; l'ombre des rues désertes, pour qu'on ne pût voir mes larmes de rage ; l'agitation d'une marche forcée, pour calmer la fièvre qui s'emparait de moi. Combien d'heures errai-je ainsi à l'aventure ? Je l'ignore... Une pluie torrentielle vint me rappeler à la réalité... Un orage éclatait sur Paris. Je me sentais mouillé jusqu'aux os, un abri s'imposait. En levant les yeux, j'aperçus à quelques pas un café brillamment éclairé ; j'entrai et demandai une consommation ; puis, je pris un journal qu'il me fut impossible de lire. Attirant alors à moi une feuille de papier et de l'encre, je commençai une lettre à la famille S... Les mots dansaient devant mes yeux, je déchirai ce barbouillage informe. Alors, entendant un bruit de pièces d'or dans la pièce voisine, je me levai, préférant n'importe quelle distraction à cette inaction forcée, et m'appuyant contre la muraille, je regardai les joueurs. Les voyais-je ? Je n'en sais rien... Je ne sais pas davantage ce qui se passa ensuite... J'avais toujours eu horreur du jeu. Jamais de ma vie je n'avais touché un jeton ; et pourtant, à quatre heures du matin, on dut me forcer à quitter cette table recouverte de drap vert à laquelle je m'accrochais désespérément.

« — Votre carte, monsieur, et à demain, murmura une voix railleuse.

« Je me trouvai dehors, j'ignore comment, tenant en main un léger bristol portant un

nom inconnu, et un chiffre que je regardai, hébété, ne sachant pas ce qu'il signifiait. L'air glacé de la nuit dissipa l'espèce de folie qui s'était emparée de moi, et je compris ma faute... trop tard... »

« Quelles furent mes réflexions dans l'express qui m'emporta le matin même ? Je ne pourrais te les dire... Je sais cependant que pas une seconde la séduisante image d'Hélène S... ne se présenta à mon esprit. Ce qui me torturerait, c'était le chiffre de ma dette, que, même en réunissant toutes nos ressources, nous ne pourrions peut-être pas acquitter... ; c'était le désespoir de mon père ! Mon père ! ce magistrat intègre, cet homme d'honneur que tout Bordeaux appréciait ! mon père, si fier de moi, si confiant en moi ! La figure de ma mère m'apparaissait, pâle de désespoir, sillonnée de larmes, les yeux chargés de reproches, et j'entendais sa voix me dire dans un sanglot : « Oh ! Gérard, Gérard ! La souffrance de ton cœur excuse-t-elle pareil égarement, un égarement qui cause notre ruine ! »

« Je verrai toujours le coup d'œil qu'offrait notre petit salon, quand, brisé de chagrin et de fatigue, j'ouvris la porte d'une main tremblante... Les jardinières étaient remplies de feuillage ; un énorme bouquet s'épanouissait dans un vase de cristal ; ma mère, à moitié cachée par cette gerbe fleurie, travaillait près de la croisée à un ouvrage de couture, pendant que mon père, debout à ses côtés, lui lisait le journal. Ils levèrent brusquement la tête au bruit de mes pas, et une même exclamation jaillit de leurs lèvres :

« — Toi ici ! »

« Ma mère eut un sourire de joie : les absences paraissent toujours longues aux mères ! Mon père, vaguement inquiet de ce retour subit, m'enveloppa d'un pénétrant regard, et, retirant la main qu'il avait d'abord tendue, demanda d'un ton bref :

« — Qu'y a-t-il ? »

« Les bras croisés, le front pâle, me rapprochant instinctivement de ma mère, tout en n'osant la regarder, je fis alors, presque à voix basse, le récit que tu viens de lire... Au chiffre de ma dette, un bruit sourd m'interrompit, suivi d'un cri de terreur. Mon père venait de tomber à la renverse, et ma mère, affolée, courait vers lui, s'efforçant de le soulever, poussant des appels déchirants, tandis que je restais immobile contemplant cette scène d'un œil stupide.

« J'abrège, mon cher ami ; depuis trois ans, jour et nuit, ces heures horribles se retracent à mon cerveau brisé ; et, pour te les écrire, j'ai dû abandonner plusieurs fois la plume, tout en éprouvant un âpre plaisir à plonger le scalpel dans cette plaie toujours vive. L'homme

n'est pas libre de commander à ses larmes, et j'en verse d'amères, moi qui croyais qu'un homme ne devait jamais pleurer.

« Mon père ne reprit pas connaissance... Un instant, rapide comme l'éclair, je le vis attacher son regard sur le crucifix avec une vive expression de foi ; puis, ses yeux se fermèrent. C'était fini.

Finis, entends-tu, Marcel ! Finis ! sans un dernier baiser, sans un serrement de mains, sans un mot de pardon pour cette unique faute de ma vie ! Je voulus m'approcher du lit funèbre ; ma mère, que tu as connue si bonne, ma mère la tendresse même, me barra le passage ; et, sans larmes, me montrant la porte de l'appartement, elle me dit : « Sortez ». Je ne résistai pas ; l'expiation commençait...

Quelle expiation !... Le surlendemain, au retour du cimetière, je trouvai ma mère droite et pâle devant le bureau de mon père ; les bras tendus, je m'élançai vers elle, elle refusa mon étreinte... Alors, suppliant, navré, je me traînai à ses genoux, j'implorai mon pardon... Mais, qui donc a parlé de l'interminable indulgence des mères ! Il ignorait, celui-là, que certaines natures calmes et concentrées sont parfois plus terribles dans leurs rancunes que les natures violentes... Ma mère me laissa pleurer, implorer. Quand, à bout de forces, je m'arrêtai, croyant l'avoir attendrie, sa voix résonna, glacée, à mes oreilles :

« — Le notaire s'est occupé de votre dette, elle est payée ;... on vendra notre mobilier cette semaine, sauf ce qui m'est indispensable pour meubler une chambre, n'importe où... Je vous saurai gré de quitter Bordeaux le plus tôt possible.

« — Oh ! mère, je suis coupable, je le sais, mais je me réhabiliterai par le travail, vous viendrez avec moi.

« — Avec vous, qui l'avez tué ! Allons donc ! Partez ! cette entrevue m'est excessivement pénible. »

« Pas un mot de plus... Je courus alternativement chez le médecin et chez le notaire, deux amis dévoués ! L'un et l'autre m'engagèrent à m'éloigner sans insister davantage.

« — C'est un moment de crise, me dirent-ils ; une fois le paroxysme de la douleur passé, nous plaiderons votre cause, mon pauvre enfant. »

« Le conseil était sage... Ma mère ne voulait plus me voir... Au premier bruit de notre double malheur, M. S..., dans un billet très froid exprimant le désir de briser tout projet d'union avec sa fille, m'avait évité la peine de lui écrire dans le même sens... Bordeaux ne me rappelait que des souvenirs pénibles, je partis pour Paris. Alors, confiant ma peine au directeur de Centrale, je le priai de me trouver

immédiatement une place. Huit jours plus tard, j'étais casé près de Clermont. C'est là que je vis depuis trois ans sous le simple nom de « Gérard », ainsi qu'on te l'a dit... Mes anciens amis n'ont pas cherché à entretenir des relations avec moi, pensant, non sans raison, qu'un « ruiné » ne pouvait leur offrir aucune ressource d'argent ou de plaisir.

« Quant à ma mère, sa situation est exactement la même qu'à mon départ de Bordeaux, avec cette différence que j'ignore le lieu de son séjour. C'est incroyable, n'est-ce pas ? C'est vrai, cependant. Je lui ai écrit à Bordeaux ; les lettres me sont revenues... M'adressant alors au notaire, je l'ai supplié de me donner des renseignements, j'ai reçu une réponse désolée. Le pauvre homme connaissait la résidence de ma mère ; mais, vu la promesse formelle qu'elle avait exigé de n'en parler à personne (le mot était souligné), il devait garder le silence. Il s'offrait à me donner de loin en loin des nouvelles quand il en aurait ; à faire passer de l'argent à ma mère, lorsqu'il me serait possible de lui venir en aide, car elle était dénuée de ressources. Il ne pouvait davantage, et m'exprimait sa tristesse de voir se prolonger une situation pénible à tous les points de vue.

Ai-je besoin de te dire, Marcel, que j'envoie la majeure partie de mes appointements à ce vieil ami de ma famille ? De quelle manière s'y prend-il pour le faire accepter ? Je l'ignore. Ma consolation est de penser que, grâce à mon travail, « elle » est dans une aisance relative. Pour lui procurer quelques douceurs de plus, je suis d'une avarice dont soupire ma vieille Mathurine. Depuis trois ans, j'ai le même vêtement ; ma chambre est d'une pauvreté monacale. J'ai renoncé même à la cigarette, cette compagne du solitaire : le tout, sans regret.

« Il y a en moi quelque chose de brisé. Je souris en voyant passer un jeune couple tendrement enlacé : l'amour d'une femme, c'est un feu follet, une bulle de savon, une fleur éphémère. Celui qui veut poursuivre la flamme, saisir le globe transparent, cueillir la rose sent la brûlure, le vide et les épines.

« L'amour maternel ! Oh ! j'y croyais à celui-là comme je croyais en Dieu. Ma mère était pour moi l'incarnation de la droiture, du dévouement et de la bonté. Je la savais cependant virile dans sa tendresse : ses punitions, toujours justes, restaient sans appel ; elle évitait l'excès des gâteries et des caresses comme choses amollissantes pour celui dont elle voulait faire un homme ! Mais, à ma sortie de l'école, je ne trouvai plus en elle que l'innocente fierté de la mère qui croit avoir achevé son œuvre. Son sourire était si doux, ses bai-

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

En ce moment où les bals et les réunions de tous genres sont à l'ordre du jour, les éventails deviennent objets de première nécessité. Je veux donc m'en occuper spécialement aujourd'hui. Tenant à vous mettre au courant des nouveautés en vogue, j'ai fait une tournée de visites dans les meilleures maisons spéciales, et voici le résultat de mes observations.

Les éventails, suivant en cela la mode de la coiffure, et aussi un peu celle de l'ameublement, se font beaucoup dans le genre Empire, c'est à-dire de dimension moyenne, sinon petit, et tout pointillés d'or, d'argent, d'acier, ou de paillettes multicolores, mais surtout irisées, et dont les reflets s'harmonisent à merveille avec ceux de la nacre teintée, qu'on emploie comme monture.

Le style pur comporte cependant plutôt une monture en ivoire, incrustée d'or ou d'autre métal, à lames droites; et l'éventail de soie blanche, avec trois médaillons à sujets encastrés dans la soie, toute lamée d'or, d'argent ou d'acier, car, avec la mode Empire, l'acier redevient naturellement en faveur.

Dans les éventails, seulement pailletés, un renouveau, modifié, et qui pourrait passer pour un nouveau absolu, on fait des choses vraiment ravissantes, et que je vais essayer de vous décrire, quoiqu'en la circonstance un pinceau me serait infiniment plus utile qu'une plume.

On peint à part des fleurs et du feuillage, des iris, par exemple; puis on découpe ces fleurs et ces feuilles, et on les applique sur du tulle noir, uni et très fin, en ayant le soin d'entourer les fleurs d'un fil d'or, et de souligner le contour des feuilles par des paillettes également d'or. On monte alors l'éventail sur de la nacre moirée mordorée assortie de ton aux paillettes; et on obtient quelque chose d'absolument joli, idéal et distingué.

Lorsqu'on veut avoir quelque chose de bien, mais de moins cher, dans le même esprit, on emploie, comme monture, le bois de violette, avec incrustations dorées; et, quoique ce soit moins riche, on a encore, je vous le jure, un éventail fort coquet et fort présentable.

Beaucoup d'éventails en dentelle blanche sont pailletés de perles irisées et montés sur nacre assortie; quelque chose de ravissant, ce sont les paillettes glacées mauve et blanc, sur application d'Angleterre on point d'Alençon, avec nacre également mauve et blanche. Les éventails de Chantilly, pailletés de paillettes clair de lune, avec mon-

ture en nacre de même nuance, sont non moins jolis, quoique plus sobres d'effet, que les éventails noirs avec pailletés d'or, montés sur nacre mordorée.

On fait énormément d'éventails blancs, tout rayonnés de paillettes, et toujours énormément d'éventails en plume, comme d'éventails peints.

Tous ceux en dentelle, que l'on paillette en ce moment, peuvent, à volonté, redevenir de simples éventails de dentelle unie; les paillettes sont cousues par un fil de soie très fin, qu'une habile ouvrière peut couper sans altérer la dentelle, de sorte que l'éventail, suivant les variations de la mode, changera d'aspect à peu de frais.

On fait aussi des sacs à éventail dont je vous recommande le côté pratique, mais la mode, qui est coquette avant tout, veut aussi y ajouter son cachet; c'est pourquoi on les coupe dans de vieilles et très belles étoffes, rappelant un peu, comme ton, la teinte de l'éventail; ils sont plus ou moins grands, suivant la dimension de ce dernier, et généralement cerclés par une cordelière, formant anses, pour suspendre le sac au bras. Parfois, on choisit encore de l'étoffe unie, que l'on brode en perles de couleur. D'une façon ou de l'autre, ce rien est charmant, distingué et très particulièrement coquet.

Le sac de théâtre est plus grand. Il diffère de forme; destiné à contenir à la fois la lorgnette et l'éventail, il prend une dimension moyenne qui rappelle un peu celle des deux objets réunis. Il se ferme par une coulisse et se suspend généralement au bras par un noeud de ruban.

Comme le sac à éventail spécial, celui-là se fait en vieille étoffe, ou en soie unie couverte de broderies. Et l'on voit vraiment, dans ce genre, de véritables petites merveilles de goût dans lesquelles l'art ne demeure pas étranger. Il y a des femmes qui arrivent jusqu'à peindre avec une aiguille.

Dans le même esprit que les éventails, on fait encore des écrans de cheminée, et mille bibelots charmants que la mode crée sans grande utilité apparente, mais qui n'en servent pas moins à augmenter considérablement le charme d'un intérieur.

La prochaine fois, je reviendrai aux robes, aux manteaux et aux chapeaux, que la grande saison du Midi modifie, en ce moment, d'une certaine façon.

MARIE-BERTHE.

Le 1^{er} Album de travaux de l'édition hebdomadaire blanche du 20 Janvier contient les travaux suivants :

Couvre-théière en soie. — Dessous pour deux bibelots. — Coussin espagnol, velours amande et soie ancienne. — Dessous de vase, velours rubis et soie damier. — Ecran de fantaisie à suspendre à la cheminée. — Porte-photographies avec tubes pour mettre une fleur. — Boîte à timbres, avec le détail de la broderie, grandeur naturelle. — Voile de fauteuil en tulle brodé. — Grand écran vide-poche. — Ecran Louis XVI avec tablette pour bibelots.

JOURNAL DES DEMOISELLES (N° 2).

FÉVRIER 1894.

VISITES DANS LES MAGASINS

Mesdemoiselles, vous avez en M^{lle} Thirion une excellente interprète des modes actuelles. Avec un goût comme il faut, elle sait donner aux façons, parfois un peu trop excentriques, une allure charmante de simplicité en rapport avec votre âge. Ses robes de soirée, de dîner et de bal méritent le succès que leur font nos jeunes Parisiennes. Et puis, il y a encore une question qui n'est pas négligeable; je veux parler des prix qu'elle fait relativement très doux, quand il s'agit de la bourse d'une jeune fille. Pour les jeunes femmes, de très élégantes toilettes, légèrement à caractère, leur donnent un cachet de distinction qui n'est pas le moindre charme. Les mamans sont fort bien habillées, et les garnitures de choix que M^{lle} Thirion pose avec goût rehaussent encore la richesse d'une belle étoffe de soie brochée ou moirée.

Nous rappelons que l'on trouve, 47, boulevard Saint-Michel, chez M^{lle} Thirion, de fort jolis chapeaux. C'est une autre branche de la toilette qu'elle a adjoint à ses ateliers de robes. Il est donc facile d'harmoniser le chapeau avec le costume commandé, et ces chapeaux ont un *chic* qui plaît.

De quel ouvrage allons-nous parler à nos lectrices? Quand il s'agit de l'ancienne maison Sajou, le choix est embarrassant, car, tous sont jolis et nouveaux. MM. Lefèvre et Cabin, successeurs, 74, boulevard de Sébastopol, s'occupent sans cesse à trouver, à inventer des travaux nouveaux, utiles et plaisants, et d'une coquetterie artistique qui marque leur place dans le salon le plus élégant. Nous disons ceci pour toutes ces gentilles fantaisies qui doivent aujourd'hui encombrer les meubles et les murs de l'appartement, sous peine de n'être point dans le mouvement. Elles sont infinies ces fantaisies, et leur nomenclature suffirait à remplir cette page. Que de pare-lumière différents! Que de poches, de tapis dissemblables! Et puis cette multitude de travaux faciles qui s'adressent à toutes les *capacités* et qui font la joie des personnes qui s'occupent de loteries pour les pauvres et de ventes de charité! Adressez-vous, pour tous ces objets, à l'ancienne maison Sajou; vous serez étonnées des prix qu'elle vous fera.

Maintenant, parlons un peu des ouvrages sérieux; j'entends des tapisseries pour ameublement.

Les dessins de style toujours en vogue, mais les styles Louis XVI et Empire, nous semblent préférés. Nous avons vu des fauteuils, un canapé pour petit salon avec sujets tirés des *Fables* de La Fontaine; c'est une merveille de dessin et de coloris. Pour une salle à manger, le style Renaissance et Louis XIII; l'un avec dessin se répétant aux fins et délicats enroulements, l'autre avec un fouillis de fruits et de fleurs étranges, et des feuillages superbes dont on chercherait vainement le nom dans le *Calendrier horticole*.

MM. Lefèvre et Cabin montrent, dans la composition des travaux de toute sorte, un goût artistique qui plaît aux

vrais amateurs. La belle laine de Hambourg se paie, pour un assortiment, 7 et 8 francs la livre. C'est ce qui se fait de plus beau. Ecrire directement à l'adresse donnée.

L'invulnérabilité pour les malades provient de la prudente absorption quotidienne d'un petit verre de *Vin de Vivien* à l'extrait de foie de morue, qui tonifie, fortifie et aguerrit contre les dangers de la saison.

Vivien, rue Lafayette, 126. Paris.

MM. Roullier frères nous prient d'informer nos abonnées qu'après leur inventaire de janvier, ils ont mis en vente toutes les fins de pièces de leurs beaux lainages avec des diminutions considérables sur tous les prix; il y a des coupes depuis 1 mètre jusqu'à 8 mètres, des articles de toutes saisons, lainages unis; couleurs: rayures, carreaux, brochés, fantaisies, draps entièrement décatés.

Nous engageons celles de nos lectrices qui voudront profiter de ces occasions, à indiquer à peu près les métrages qu'elles désirent, afin qu'il leur soit envoyé un plus grand nombre d'échantillons dans ces métrages; de même, indiquer si l'on ne désire que des lainages noirs, puis si c'est pour costume, jupon, jaquette, robe d'enfant, manteau ou corsage simplement; de même, les dames qui auraient un assortiment à faire ne devront pas oublier d'envoyer d'abord leur échantillon en indiquant le métrage qu'elles désirent et le prix qu'elles veulent y mettre.

Il ne faut pas que nos lectrices croient trouver là des articles en laine ordinaire, non, ces messieurs ne fabriquent que de très beaux lainages en pure laine; ce sont ces lainages, qu'ils vendent habituellement 5 à 10 francs le mètre, qui se trouvent réduits de 2 fr. 75 à 3 francs. On peut, de cette façon, avoir pour 15 à 19 francs un costume qui en vaut le double.

S'adresser directement à MM. Roullier frères, 27, rue du Quatre-Septembre.

Quel bonheur pour une jolie femme de constater que le froid extraordinaire de ces jours passés, la bise glaciale qui a soufflé sans relâche, n'ont rien enlevé à l'éclat de son teint et au velouté de son épiderme délicat et diaphane. Cette joie est réservée à celles qui font usage exclusivement de la *Crème Simon*, et qui, en outre, pour déjouer les ruses innombrables des contrefacteurs, font en même temps leurs achats ou leurs commandes par lettre à la *Parfumerie J. Simon*, 13, rue Grange-Batelière, certaines ainsi d'être toujours pourvues de produits excellents et hygiéniques.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURES DE MODES n° 4975

Modèles de M^{re} Gradoz, rue de Provence, 67Costume de fillette de M^{re} Taskin, rue Ménars, 2

PREMIÈRE FIGURE. — Jupe en satin pistache semé de petits pois brochés rose pâle, ouverte sur un tablier plissé en moire rose; revers de velours noir. Corsage à paniers drapés, ouvert sur une chemisette plissée comme le tablier; manche fendue dans le haut sur un crevé semblable. (Voir la planche de patrons de ce mois et le corsage de dos, page 6 de l'Album.)

DEUXIÈME FIGURE. — Robe de drap gris fauve, avec plis piqués au-dessus de l'ourlet, et devant, barrette de velours marron, retenue de chaque côté dans une boucle en vieil argent. Corsage à pointe devant, fermé par une boucle sur un gilet de velours marron brodé d'argent; basque et revers-épaulette à godets, en velours marron; manche à trois bouillons, plate dans le bas; col et bracelets de velours fermés par une boucle. — Chapeau de velours doublé de satin, tuyauté en rayons; aigrette de plumes.

COSTUME DE FILLETTE. — Lainage gris bleu, à jupe ronde garnie dans le bas de trois rangs de velours rubis et petite guirlande brodée au-dessus en soie rouge. Corsage-veste ouvert sur une chemisette plissée, avec ceinture de velours drapée; col, revers et manche ornée d'un cordon de broderie.

GRAVURE DE MODES n° 4975 (bis)

Toilettes de bal de M^{re} Thirion, boulevard St-Michel, 47

PREMIÈRE TOILETTE. — Jupe de faille rose, bordée d'une garniture de velours drapé retenu dans des boucles de nacre; double jupe plissée en tulle brodé rose, en pointes tout autour. Corsage-pourpoint à basque tuyautée; baguettes de velours encadrant le décolleté carré; manches bouffantes courtes, en faille, et au haut du corsage, quatre pointes de tulle brodées, plissées, tombant devant, derrière et en épaulettes sur les manches.

DEUXIÈME TOILETTE. — Crêpe de soie blé, avec volant Trianon en dentelle crème, retenue sur la jupe par des choux de velours noir; au bas de la jupe, coquillé de velours noir. Corsage vague, drapé devant, entrant dans une ceinture de velours noir, orné sur les devants de deux plis flottants en dentelle crème; épaulette de dentelle et nœud de velours noir fixant le drapé de l'épaule.

MODÈLE COLORIÉ

FAUTEUIL LOUIS XV, dossier (tapisserie). — Le siège du fauteuil sera publié par signes le mois prochain.

CARTONNAGE

SIX MENUS. — Nous donnerons à nos abonnées six nouveaux menus au 1^{er} avril, pendant les fêtes de Pâques.

DEUXIÈME ALBUM DE TRAVAUX

Capeline au crochet pour baby. — Petit tapis, broderie en laine faisant effilé. — Augusta. — H R, point à la croix. — Mouchoir avec appliques soulevées. — Couverture de livre. — M M. — Dessus de piano, drap perforé. — Dessous de lampe, appliques en reliefs. — Corsage à paniers, dos. — Manteau en drap glacé. — Toilette de dîner. — Essuie-plumes drapé. — Manteau de petite fille. — Costume de petite fille. — Toilette en drap de soie. — Toilette de bal. — S B. — A S avec écusson d'épis. — Marguerite. — M T, point de croix. — Cacatoès et chien à soufflet (deux motifs pour la nappe de goûter). — Calendrier, sujet peinture et broderie.

PATRONS. — FEUILLE II.

(RECTO ET VERSO)

CORSAGE A PANIERS, première figure, gravure 4975 et page 6, Album de février.

TOILETTE DE DINER, page 6, Album de février.

MANTEAU DE PETITE FILLE, page 7, Album de février.

JOURNAL DES DEMOISELLES

ET

PETIT COURRIER DES DAMES

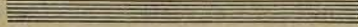
RÉUNIS

M

demeurant

abonnée à l'Édition

désire recevoir l'Édition blanche du JOURNAL DES DEMOISELLES et PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS, pendant l'année 1894, du 1^{er} Janvier au 31 Décembre.

Pour la somme supplémentaire de  ci-jointe en un mandat de poste, à l'ordre de M. FERNAND THIÉRY et C^e, Directeur de ce Journal, 48, rue Vivienne.

(Voir le tarif, page 8).

EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL, 48, RUE VIVIENNE

L'ART

DE COMPOSER ET DE PEINDRE

L'Eventail, L'Ecran, Le Paravent

Texte et illustrations de G. FRAIPONT

PROFESSEUR A LA LÉGION D'HONNEUR

UN BEAU VOLUME IN-4° CARRÉ

AVEC 16 PLANCHES EN COULEURS ET 112 AUTRES GRAVURES EN TEINTE OU EN NOIR

dans le texte ou hors texte

PRIX : 20 FR.

Reliure toile : 22 fr. — Amateur : 30 fr.

Il a été tiré 40 exemplaires Japon souscrits

L'auteur étudie d'abord les règles de la composition suivant la forme, la couleur, le sujet de la pièce à décorer ; il indique ensuite la manière de peindre, suivant le procédé employé, sur les diverses matières : gaze, soie, velours, parchemin, bois, etc. L'ouvrage est agréable à lire ; il est à la fois précis et spirituel.

La riche illustration de ce volume présente le plus grand intérêt. En même temps que des modèles d'éventails, d'écrans et de paravents, on y puisera une foule d'idées ingénieuses, d'arrangements heureux, de fantaisies gracieuses applicables à toutes espèces de pièces à décorer.

Pour recevoir franco le volume broché, il suffit d'envoyer la somme de 20 fr. en un mandat à l'ordre de M. Fernand THIÉRY, directeur du Journal des Demoiselles.

A nos lectrices

Pour satisfaire aux demandes de nos nouvelles abonnées désireuses de recevoir des travaux de fantaisies autres que ceux paraissant dans le JOURNAL DES DEMOISELLES, nous les informons que nous publions une édition beaucoup plus complète : c'est l'édition blanche intitulée PETIT COURRIER DES DAMES, paraissant 40 fois par an, c'est-à-dire tous les samedis, excepté le 1^{er} samedi du mois qui est servi par le JOURNAL DES DEMOISELLES auquel elles sont déjà abonnées, soit un total de 52 numéros.

Le PETIT COURRIER publie le 2^e samedi du mois un numéro en plus renfermant, outre de nombreuses gravures dans le texte, une GRAVURE DE MODES COLORIÉE A L'AQUARELLE, et un PATRON IMPRIMÉ RECTO ET VERSO, contenant des patrons de grandeur naturelle correspondant aux gravures, et tous les deux mois un CÔTÉ DE BRODERIES.

Le 3^e samedi, une GRAVURE COLORIÉE A L'AQUARELLE, ainsi qu'un ALBUM contenant des petits travaux artistiques, faciles à exécuter, outre le texte de 12 pages orné de gravures.

Le 4^e samedi, une GRAVURE COLORIÉE A L'AQUARELLE et un PATRON COUPÉ grandeur naturelle, plus un texte de 12 pages illustré.

Le PETIT COURRIER donne aussi 4 fois par an une PLANCHE COLORIÉE A L'AQUARELLE représentant une série des plus jolis travaux à exécuter pour l'ornement de la maison. Il publie chaque semaine une CHRONIQUE ou une CAUSERIE MONDAINE, un ARTICLE MODES et publie des ROMANS, CONTES ET NOUVELLES de nos meilleurs écrivains.

Pour recevoir franco les 40 numéros en plus dans l'année, nos abonnées à l'édition chamois n'auront à nous envoyer que :

ABONNÉES	Pour Paris	Pour les départ ^s	Pour l'étranger
A l'édition chamois	15 francs	17 francs	21 francs
A l'édition bleue	11 —	11 —	16 —
A l'édition verte	7 —	7 —	11 —

Les abonnées des éditions bleue et verte ne continueraient pas à recevoir le numéro du 16, qui ferait du reste double emploi avec le Petit Courrier.

sers si tendres, sa confiance en moi si absolue, que, pour l'aveu de ma dette, je te l'ai écrit, je me rapprochais d'elle, sûr de son indulgence.

« Comment l'amour maternel a-t-il pu disparaître ainsi de son cœur? Comment la plaie vive de ses malheurs résiste-t-elle à l'action de sa haute piété? Je l'ignore... Est-ce la peine de prier Dieu si on ne trouve en lui soutien, conseil et pardon?

« Quelle longue lettre, cher ami! Tu m'as demandé une ouverture de cœur, la voilà complète... Ce qu'il m'est impossible de t'exprimer, c'est mon dégoût de la vie. Je ne peux passer près d'un cimetière, sans envier le sort de ceux qui dorment là bercés par le vent de la montagne.

« Tranquillise-toi : je ne ferai rien pour abrégér des jours qui me semblent si tristes! Ma mère, dans des années lointaines, consentira peut-être à m'ouvrir ses bras et son cœur; je veux alors pouvoir lui dire : « J'ai cruellement expié. La tâche m'a paru lourde, mais je me suis souvenu de vos conseils et j'ai agi en homme... Mère, embrassez-moi sans crainte, je mérite vos baisers.

« Adieu, Marcel. Toi qui peux prier, souviens-toi de ton ami.

« GÉRARD. »

VII

Les hirondelles ont abandonné leurs nids; les fleurs de la bruyère sont desséchées; dans la vallée, sur les coteaux, les arbres se dépouillent peu à peu de leurs feuilles jaunies; les moineaux babillent dans le houx, dont les grains commencent à rougir, et le Puy-de-Dôme s'enveloppe, soir et matin, d'un manteau de brouillards. C'est l'automne... Encore un mois, et le vent soufflera violemment là-haut vers la maisonnette de la montagne. Aussi, Mathurine a-t-elle fait des préparatifs pour que les giboulées de l'hiver ne la prennent pas au dépourvu : la provision de bois est recouverte d'une grosse toile goudronnée; profitant de l'absence de son jeune maître, elle a posé des bourrelets aux portes et aux croisées. Mais le dimanche est arrivé; elle reste forcément inactive.

Assise devant son rouet silencieux, elle suit de l'œil quelques rares promeneurs, pendant que son imagination cherche encore ce qui pourrait donner plus de bien-être à Gérard.

Elle s'est attachée à lui durant ces trois années de vie commune; en lui, elle croit parfois revoir son fils tant regretté, et elle le soigne comme elle soignerait ce fils, s'il ne

dormait pour toujours dans l'immense charnier creusé par la guerre.

Gérard ne se doute ni de cette affection ni de ces soins constants. Il se montre bon pour la vieille femme, parce que son cœur compatissant est incliné vers ceux qui souffrent. Chaque mois, il lui abandonne une petite somme pour l'entretien de la maison sans s'inquiéter de son emploi; en quelques paroles brèves, il répond aux questions qu'elle lui adresse. C'est tout. Après sa maladie, cependant, il lui avait tendu la main, la remerciant de ses veilles, de ses attentions multiples; mais il n'y avait pas d'élan dans cette étreinte, et le cœur de Mathurine s'était serré douloureusement, sentant bien que le jeune homme ne lui savait aucun gré de l'avoir disputé à la mort.

Ce jour-là, Gérard était parti de bonne heure pour Aydat. Il aimait toujours les promenades solitaires; mais encore imparfaitement guéri de sa terrible fièvre, au lieu de se fatiguer à la marche comme autrefois, il choisissait chaque dimanche un endroit pittoresque et allait s'y installer jusqu'au soir. Etendu sur la pelouse ou la mousse, il dessinait, rêvait, dormait tour à tour, éprouvant un réel bien-être de ces haltes au grand air. Il lui semblait sentir ensuite ses forces revenir, son sang circuler plus vite, ses idées se heurter moins confusément dans sa tête.

Aydat avait toujours été un de ses buts de prédilection. Il y revenait pour la première fois depuis sa maladie; et, par cette matinée de novembre, avec le soleil un peu pâle dorant la cime des arbres, cette brise subitement atténuée ridant la surface du lac, le site lui parut plus charmant que jamais.

Il s'avança vers sa retraite habituelle, petit nid de verdure pittoresquement situé... Un homme tout jeune, à la figure pâle et triste, était couché sur le gazon, ayant à ses côtés une mignonne fillette, berçant gravement sa poupée... Gérard souleva son chapeau, revint sur ses pas, et, longeant le lac, fut s'asseoir, près de la rive, sur une pierre moussue.

Rien ne troublait le silence de la campagne, sauf les frais éclats de rire de la fillette, qui arrivaient parfois jusqu'à Gérard, et le chant monotone du fermier de pêche, vieux paysan à cheveux blancs étendu au soleil, non loin de sa petite barque.

Longtemps, le jeune homme laissa ses yeux errer autour de lui, heureux de revoir sous leur parure d'automne ces paysages familiers; puis, sortant une lettre de son portefeuille, il en commença attentivement la lecture.

Des cris joyeux lui firent lever la tête. La barque, détachée du rivage, glissait doucement sur les eaux. L'étranger pâle et triste

était le rameur; en face de lui, le paysan tenait sur ses genoux la fillette, qui, la poupée toujours pressée contre elle, gazouillait comme un jeune oiseau.

— Nina est contente, petit père; c'est joli, un lac!

— Et toi, Rosie, es-tu contente?

— Oui, oh! oui... Encore, dis, encore... Longtemps, bien longtemps, toujours, veux-tu?

Gérard n'écoula pas davantage et reprit sa lecture. Combien de fois les avait-il parcourues depuis la veille, ces pages nombreuses, débordantes de chaude sympathie, écrites par le père Hélot en réponse à ses confidences! Pourtant, cette nouvelle lecture lui inspirait le même intérêt que la première fois; et, oublieux de l'heure du repas qui approchait, du soleil devenu plus ardent, il recommençait les mêmes passages, surtout ceux qui lui parlaient d'espérance!

« L'espérance est le pain des malheureux », a écrit M^{me} de Sévigné, et Gérard se sentait si malheureux!

Un cri perçant, terrible, interrompit soudain le jeune homme. La barque était au milieu du lac, mais le paysan s'y tenait seul debout.. Pâle comme un mort, il enlevait sa grosse vareuse de drap aussi vite que le lui permettaient sa frayeur et son âge avancé... Gérard se leva d'un bond, se jeta à l'eau, atteignit la barque en quelques brassées; alors, unissant ses efforts à ceux du paysan, il plongea et finit par revenir à la surface avec la fillette, qui, les yeux clos, la figure décolorée, ne donnait plus aucun signe de vie.

— Tenez bon, cria-t-il au paysan, je cours au village porter cette enfant et demander du secours.

MATHILDE AIGUEPERSE.

(La suite au prochain numéro.)

A U C Œ U R

*Cœur si chaud, si vivant, tu n'as qu'une heure à vivre.
Applique ton effort à la bien employer.
Des maux qu'on se créait le tombeau vous délivre :
Il ne respectera ni l'or ni le laurier.*

*Comme Hamlet en mourant, il faut dire : « Silence ».
Du plaisir, de la gloire, il ne restera rien.
Seul, le bien que l'on fit pèse dans la balance :
Tâche, avant ton départ, de faire un peu de bien.*

*Sois indulgent à tous, et tâche de comprendre !
Heureux le cœur naïf qui n'aura point compté !
Être héroïque est beau, vois-tu, mais être tendre
Vaut mieux, — et le seul mot de la vie est : « Bonté ».*

*Bonté pour les souffrants, les victimes qu'on froisse ;
Bonté pour les mauvais : ils souffrent, eux aussi,
Bonté pour tous enfin ! Tous ont leur lot d'angoisse
Et tu dois partager l'universel souci.*

*Rien ne nous survivra de nos petites haines ;
Des crimes accomplis jadis, rien n'est resté :
C'est en allant profond dans les pitiés humaines
Qu'on ajoute au trésor de la postérité.*

*L'amour qu'on répandit est l'unique héritage.
Donc, ô cœur qui doutas, et t'es longtemps fermé,
Malgré les trahisons, ouvre-toi davantage !
Tâche, avant ton départ, d'avoir beaucoup aimé.*

CHARLES FUSTER.

Tante Yane

(SUITE ET FIN)

SECONDE PARTIE



INQ ans déjà sont écoulés. La Hublotière est toujours le vieux logis calme d'autrefois; les cheveux de la douairière du Bois-Julien sont encore plus blancs et ses yeux brillent d'un éclat moins vif sous ses lunettes, mais elle est aussi ingambe, aussi spirituelle, aussi bonne.

Jean, l'ancien domestique, soigne toujours, avec la même lenteur, le même cheval alezan brûlé; et Madelon trotte, aussi affairée que jadis, de ses fourneaux à la lingerie, sans jamais s'arrêter ni perdre une minute.

Seulement, Christiane a repris des vêtements de deuil et deux jolis bébés, qui l'appellent « Tante Yane », se roulent sur les pelouses du jardin.

Germaine est morte à vingt ans, — après trois ans d'un bonheur sans nuages, — en donnant le jour à la petite Suzanne, plus jeune de vingt mois que son frère Jacques. Et Christiane, qui ne se mariera jamais, dit-elle, les a pris tous les deux, les soignant comme une vraie maman, et, répondant à son beau-frère, qui se récriait sur tout l'embarras que des enfants de cet âge et une nourrice allaient occasionner à la Hublotière :

— Bah! ne suis-je pas née « mère de famille ». J'avais charge d'âme à douze ans!... Ne craignez rien; ils ne gêneront point grand-maman et, pour moi, leur présence me sera moins une peine qu'une consolation.

Et, de fait, jamais mère n'entoura ses enfants de soins plus dévoués, de plus de tendresse éclairée, de plus d'amour enveloppant et profond. — C'est sur ses genoux qu'ils ont bégayé leurs premières paroles; c'est entre

ses mains qu'ils ont appris à joindre leurs petits doigts roses, c'est dans leur doux babil qu'ils ont trouvé ce diminutif tendre et charmant de « Tante Yane », qui sera désormais son nom.

♦♦

Pourtant, ce n'était point sans luttes, sans désespoirs et sans larmes amères que M^{lle} du Bois-Julien en était arrivée à la résignation complète; ce n'était point sans peine que la blessure de son pauvre cœur meurtri s'était, enfin, cicatrisée. Le bonheur de Germaine, idolâtrée par son mari, qu'elle adorait, était sans doute une grande joie pour la « sœur », mais une bien vive souffrance pour la « femme ».

— Elle ne pouvait, malgré son peu d'égoïsme, s'empêcher de songer que ce bonheur eût pu être le sien, cette maison, son propre foyer. Tandis qu'elle n'y était que comme un oiseau de passage, une invitée, une étrangère. Aussi, ses séjours à D*** étaient-ils assez courts et espacés. Les premières fois, la douairière l'y avait accompagnée; puis, les déplacements étant devenus pour elle une fatigue, Christiane avait dû aller seule. Et, dans leurs affectueux tête-à-tête, la jeune M^{me} de Vernes, ignorante du secret si bien gardé par son aînée, l'entretenait naïvement de ses joies, de ses espérances. Ces conversations infligeaient à Christiane, malgré sa grandeur d'âme, une véritable torture. — Aussi, préférerait-elle de beaucoup avoir sa sœur à la Hublotière; là, Germaine était tout à elle; et M^{me} du Bois-Julien disait, au besoin :

— Allons, allons, mignonne; nous savons que ton mari est une perle; mais, pour Dieu! pendant que tu es ici, occupe-toi un peu plus de nous, et occupe-nous un peu moins de lui.

♦

Cependant, la naissance de Jacques avait été, pour Christiane, une joie sans mélange. Elle allait donc avoir quelqu'un à aimer, à protéger! Un élément nouveau dans sa vie! Ce bébé, qui la faisait tante, apportait, avec lui, l'oubli du passé. Elle resta longtemps près de la jeune maman et revint de ce voyage toute

rassérénée. Ce changement fut à tel point visible que Jean, le vieux et dévoué serviteur, qui l'avait vue tout enfant, ne put s'empêcher, lorsqu'elle descendit du train, de « complimenter Mademoiselle sur sa bonne mine ». — Et M^{me} du Bois-Julien, qui, depuis la mémorable soirée du Ruisselet, ne l'avait guère vue sourire, éprouva une heureuse surprise en entendant sa petite-fille lui dire, presque joyeusement, entre deux baisers :

— Mon neveu est superbe, bonne maman; on vous l'apportera bientôt, et vous verrez comme nous avons un beau petit-fils. Car, il me semble, en vérité, que je suis aussi grand-mère que tante. Et qu'entre vous et ce cher berceau, je n'aurai plus rien à regretter.

Et, désormais, son neveu occupa toute sa vie. Les mille et une choses que savent exécuter les doigts féminins encombrèrent sa corbeille à ouvrage. Chaque semaine, le courrier emporta quelque gâterie nouvelle, quelque coquette fanfreluche, brodée ou tricotée par les mains de la tante pour son Jacques bien-aimé. Le jour où il vint, pour la première fois, à la Hublotière, tout rose dans ses dentelles blanches, Christiane déclara que les aïeux du grand salon avaient dû tressaillir d'aise en voyant un si beau descendant.

— Malheureusement, corrigea la douairière, ce n'est pas un du Bois-Julien!

— Eh bien! bonne maman, répliqua la jeune fille, vous lui lèguerez votre nom et vos armes, et il signera : « Jacques de Vernes du Bois-Julien. »

— Et si tu avais un fils, toi, l'ainée? dit Germaine.

— Tu sais bien, répondit Christiane, que je ne me marierai jamais.

Dix-huit mois s'écoulèrent au milieu de ces joies. Jacques, entre ses trois grand-mères, comme disait Raoul, était l'enfant le plus fêté de toute la région; car M^{me} de Vernes, restée à Rouen, partageait la passion générale et adorait son petit-fils, bien qu'elle aimât peu les enfants.

C'est vers ce temps que la santé de Germaine avait commencé à s'altérer sensiblement. Tante Yane s'installa alors auprès d'elle pour ne plus la quitter. Deux mois plus tard, elle recevait, avec le dernier soupir de la pauvre jeune femme, une petite fille dont la venue coûtait la vie à sa mère.

Au moment de fermer les yeux pour jamais, Germaine dit à sa sœur, en présence de son mari, de sa belle-mère et de son aïeule.

— Ma Christiane, je te confie mes pauvres enfants, comme, jadis, notre mère me confia à toi : sois pour eux ce que tu fus pour moi-même. Emporte-les... je te les donne. Et vous, Raoul, promettez-moi....

Mais elle n'acheva pas, et sa dernière pensée ne fut connue que des anges, qui reportaient aux pieds du Créateur cette âme jeune et charmante, qui avait passé dans la vie, heureuse, aimée, ignorante du mal involontaire qu'elle avait causé.

Le temps, ce grand Maître! est le consolateur par excellence. Sous son action bienfaisante, les larmes de Raoul, qui aimait sincèrement sa femme et la pleura longtemps, finirent, cependant, par tarir, comme aussi celles de Christiane.

Seulement, ce deuil attristant ses vieux jours, les fatigues de son voyage à D*** altérèrent profondément, pendant quelque temps, la santé de M^{me} du Bois-Julien. Puis, les soins assidus de sa petite-fille, le doux babil et les caresses de ses arrière-petits-enfants triomphèrent assez rapidement de cette impression pénible; et la douairière ne tarda pas à reprendre son infatigable activité et son étonnante lucidité d'esprit.

Jacques et Suzanne grandissaient, forts et bien portants, intelligents et bons; tous deux s'épanouissaient dans ce logis un peu sombre comme ces fleurs qui poussent sur les anciens murs et n'en semblent que plus fraîches et plus jolies, au milieu de la vétusté où elles fleurissent. Tante Yane était, pour eux, l'idéal de toute perfection et de toute tendresse; la jeune fille, de son côté, les aimait de tout son cœur, de toute son âme! Elle les sentait entièrement à elle. Ils lui appartenaient bien, en effet; non seulement parce qu'ils étaient son œuvre morale, mais aussi par la force même des circonstances : M^{me} de Vernes mère, — qui, d'ailleurs, n'eût jamais songé à les réclamer, — s'était doucement éteinte quelques mois après sa belle-fille, et le jeune magistrat, très occupé de son ministère, ne pouvait, raisonnablement, penser à les prendre chez lui. Il semblait donc que ces deux intéressants petits êtres pussent, pendant longtemps encore, égayer « leurs deux grand-mères », et le vaste jardin où leurs rires frais se répercutaient si harmonieusement.

Raoul venait assez fréquemment voir tante Yane; il arrivait le matin, à cheval, suivant de près la lettre qui annonçait sa visite. Il se surprenait parfois à admirer sa jeune belle-sœur, sur qui reposait maintenant toute la direction de la maison, et qui trouvait, en outre, le temps de s'occuper de son neveu et de sa nièce, non seulement en mère soigneuse de tous les menus détails de leur toilette enfantine, mais encore en institutrice éclairée, leur apprenant les mille choses dont se compose

l'éducation première; celle dont l'impression se conserve toujours et qui a, sans que nous nous en rendions compte, souvent, tant d'influence sur notre vie.

M^{lle} du Bois-Julien, d'ailleurs, à mesure que les années passaient sur sa tête, sans l'effleurer semblait-il, paraissait se remettre davantage de la douloureuse méprise qui avait brisé sa vie, et dont sa grand'mère et la vieille baronne de Moranges avaient seules pénétré le secret. Pour les autres, l'altération profonde qui, en dépit de son énergie et de son calme apparent, s'était produite dans les traits, le caractère et la santé de la jeune fille, avaient été mises sur le compte de l'anémie; cette maladie si fréquente et si commode pour cacher au vulgaire les secousses morales qui, parfois, bouleversent les cœurs féminins.

Tante Yane, donc, à mesure que les printemps succédaient aux hivers, reprenait peu à peu sa gaieté, ses couleurs et le brillant de ses yeux noirs. Les six ans de son Jacques, — un homme maintenant! — et les quatre années de M^{lle} Suzanne lui donnaient trop à faire pour qu'elle eût le loisir de songer à elle-même. Et l'oubli de soi est encore, après tout, le meilleur secret du bonheur.

Pourtant, quand Christiane interrogeait l'avenir, un double sentiment de crainte et d'espoir se glissait en son esprit. Raoul de Vernes, veuf à trente-trois ans, se remarierait certainement un jour, et peut-être, alors, reprendrait ses bébés. A cette pensée, le cœur de tante Yane se serrait, tout angoissé. Puis, ses réflexions suivant leur cours, elle se disait qu'une telle chose était impossible; que sa sœur lui avait elle-même confié son fils et sa fille; qu'une jeune femme ne tiendrait point à s'encombrer des enfants d'une autre... et que Raoul les lui laisserait. A moins que... Mais, quelle folie! Et pourquoi, après en avoir tant souffert, s'en venir encore penser à ces choses?... A moins que... son cousin, complétant la dernière pensée de Germaine: « Et vous, Raoul, promettez-moi... » ne reprit le legs suprême de la petite comtesse, et ne demandât à tante Yane de devenir la mère des chers petits. Alors, — bien qu'il lui semblât que l'amour fût maintenant tout à fait éteint dans son cœur, malgré tout ce qu'elle avait souffert, — elle accepterait. Non pour lui ni pour elle, mais *pour eux*; non pour devenir la femme de l'homme qu'elle avait tant aimé jadis, mais pour rester toujours la mère et la gardienne des neveux bien-aimés.

Tout semblait autoriser, d'ailleurs, une telle supposition; jamais M. de Vernes n'avait été aussi gracieux pour M^{lle} du Bois-Julien. Sa beauté et le charme pénétrant qui se dégageait de ses moindres gestes paraissaient

faire, depuis quelque temps, une plus grande impression sur l'esprit du jeune magistrat. La douairière, à qui les moindres détails n'échappaient point, ne disait rien, mais n'était pas éloignée, — malgré toute sa prudence, — de penser, elle aussi, que si, dans un avenir plus ou moins prochain, Raoul songeait à contracter une nouvelle union, sa seconde femme était toute désignée.

..

Par un matin d'avril, Raoul de Vernes arrivait à la Hublotière sans y être attendu, et, tout de suite, à son air embarrassé, Christiane comprit « qu'il y avait quelque chose ». Ce fut elle qui le reçut, souriante malgré tout, en haut du grand escalier, et, s'appuyant sur la rampe en fer forgé, lui demanda, de sa voix musicale :

— Quel bon vent vous amène, Raoul?

— Mais, peu de chose, fit-il, j'avais deux jours de liberté; j'en profite pour venir voir tante Yane et embrasser les petits.

— Et c'est tout?

— Mais, sans doute.

— Ah! tant mieux! fit-elle involontairement, tout à coup soulagée d'un grand poids. J'avais peur!

— De quoi donc? demanda son beau-frère avec un sourire.

— Je ne sais. Il ne vous est rien arrivé de fâcheux?

— Rien du tout, fit-il en riant tout à fait.

— Alors, dit-elle, riant aussi, entrez au salon. Je vais avertir grand'maman et Madelon.

Et tandis qu'on débridait le cheval, car Jean avait vu M. le comte le premier, « ayant l'œil », comme il disait, à tout ce qui se passait dans sa cour, Christiane entra chez M^{me} du Bois-Julien, alla faire un tour à la cuisine et remonta chez elle chercher les enfants. Dix minutes n'étaient pas écoulées qu'elle reparessait avec eux, plus fraîche et plus jolie que jamais, dans sa robe printanière, et disant :

— Voici votre papa qui a voulu vous faire une surprise en venant vous embrasser... parce que vous avez été sages. Grand'maman va bientôt venir, ajouta-t-elle, et Madelon a justement fait, pour ce matin, une tarte comme vous les aimez.

Raoul embrassa Jacques et Suzanne, et les envoya jouer; puis, faisant asseoir sa belle-sœur près de lui, il lui prit les mains :

— Ma chère Christiane, dit-il, comme vous êtes bonne pour ces petits!

Elle, se dégageant, releva la tête, le regarda et, comme tout à l'heure, à son arrivée, se

sentit froid au cœur. M. de Vernes avait l'attitude d'un homme qui a une chose très ennuyeuse et très difficile à dire; mais nullement la mine d'un amoureux qui vient demander la main d'une jeune fille; elle le comprit et, quittant le canapé où il s'était assis près d'elle, prit un fauteuil, en face de lui.

— Petite sœur, continua le comte, il y a trop longtemps que vous vous consacrez à mes enfants, le moment est venu de songer à vous-même, quoique vous en disiez. Vous êtes en âge de vous marier et de vous créer une famille; vous serez une femme charmante, une excellente petite maman. Et c'est assez, je vous le répète, vous dévouer pour vos neveux.

— Où voulez-vous en venir, Raoul? demanda-t-elle.

— Mais, tout simplement à ceci : que l'un de mes amis, ayant eu l'occasion d'apprécier vos excellentes qualités, désire ardemment vous être présenté et aspire à l'honneur de devenir votre mari.

— M'être présenté?... Je ne le connais donc pas?

— Ah! si peu! Vous avez diné une fois avec lui, je crois, du temps de notre pauvre Germaine; il est ensuite parti en voyage, à l'étranger, et sa première visite a été pour me parler de vous.

— Et il se nomme?

— Albert d'Illoy.

— M. d'Illoy est trop jeune pour moi; je me le rappelle parfaitement : il lui faut une femme de dix-huit ou vingt ans, non une vieille fille. D'ailleurs, vous le savez, Raoul, je ne me marierai jamais... surtout tant que les enfants auront besoin de moi.

— Ecoutez, tante Yane, reprit M. de Vernes, vous êtes un cœur d'or; mais, après tout, Jacques et Suzanne ne sont pas seuls au monde; ils ont leur père. Et d'ailleurs... Il s'arrêta.

Christiane, blanche et glacée, les mains croisées sur ses genoux, ne disait rien, le regard perdu dans le vide. Et la pendule, où un Montesquieu en bronze écrivait *l'Esprit des lois*, battait seule son rythme, lugubrement retentissant dans le silence de ce grand salon. La pauvre fille comprit, comme jadis sous les ombrages du Ruissellet, que sa vie se jouait, pour la seconde fois, entre les mains de cet homme qui ne savait ou ne voulait rien voir. Elle eut envie de lui crier :

— Mais vous ne comprenez donc pas que je vous ai aimé? que je vous aime encore, peut-être!

Pourtant, elle eut, comme l'autre fois, le courage de se taire. Et, d'une voix calme en apparence, dit simplement à son beau-frère :

— Continuez, Raoul, je vous écoute.

— Et bien, voilà, reprit-il, avec un peu d'embarras : je suis très privé de ne pas avoir mes enfants; je ne puis pas non plus, vous le comprenez, à mon âge, vivre comme un carme, et je suis décidé... à me remarier.

Les mains de Christiane remuèrent imperceptiblement.

— La jeune femme que j'ai choisie les rendra heureux, et, de plus, elle est assez riche pour que nous n'ayions pas besoin, même au moment de leur éducation, de toucher aux revenus de leur mère. Tout cela, — quoique banal, — doit être considéré. Elle est d'excellente famille... Vous la connaissez, je crois; de nom, du moins; c'est M^{me} de Norfeuille.

Les mains de Christiane se détendirent et sa tête se renversa sur le dossier du fauteuil.

— Tante Yane, qu'avez-vous? demanda M. de Vernes, qui, au dernier mot de sa... difficile confession, avait, enfin, détaché ses yeux de la rosace du tapis, où il les tenait obstinément fixés depuis le commencement de la conversation.

— Elle a, parbleu! qu'elle se trouve mal!

Il tressaillit en reconnaissant la voix un peu brusque et le langage familier de M^{me} de Bois-Julien, qui, ayant doucement entr'ouvert la porte depuis un moment, avait entendu et compris.

— Allons, appelez Jean et Madelon, au lieu de rester devant moi comme un therme, continua-t-elle en le poussant hors du salon.

Alors, revenant à sa petite-fille, elle lui parla doucement, comme à un enfant malade :

— Ma Christiane! réponds-moi; nous sommes seules; il est parti!

Et comme, à ces tendres exhortations, la vieille dame joignait un flacon de sels anglais, Christiane soupira, puis ouvrit les yeux, et, voyant son aïeule auprès d'elle :

— Oh! grand'maman! s'écria-t-elle en se jetant dans ses bras.

Mais Jean et Madelon entraient avec M. de Vernes.

— M^{lle} Christiane a une forte migraine, dit tranquillement la douairière; menez-la dans sa chambre; un peu de repos la remettra.

Tante Yane était une âme vaillante et fière; son premier mot, quand elle se trouva de nouveau seule avec M^{me} du Bois-Julien, fut pour s'informer si cet évanouissement n'avait pas paru étrange et donné des doutes à M. de Vernes.

— Lui?... Allons donc! fit sa grand'mère avec un haussement d'épaules. Est-ce que les hommes entendent rien à ces choses-là? Ils sont bien trop égoïstes pour comprendre jamais le cœur des femmes. Mais, sois tranquille, je me charge de le confesser et de lui laver la tête.

Elle le fit comme elle l'avait dit. Après le déjeuner, auquel la jeune fille ne parut point, M^{me} du Bois-Julien, le café servi, envoya les enfants au jardin et, repoussant sa tasse, installa ses lunettes sur son nez. Puis, regardant droit en face M. de Vernes :

— Or ça, mon beau neveu, commença-t-elle, m'est avis que ce voyage inopiné cache quelque chose d'insolite. D'ordinaire, vous prévenez au moins de votre arrivée; mais, cette fois, vous tombez à la Hublotière, comme un obus, sans crier gare! Gageons que vous allez vous marier?

Le « beau neveu » ouvrit la bouche, pour essayer de placer un mot, mais en vain.

— Oui, n'est-ce pas, c'est bien cela? Vous vous êtes dit : Si j'écris, je trouverai, en arrivant, des mines allongées, des sermons tout prêts; tandis que la soudaineté de la nouvelle arrêtera toutes récriminations. Mais, mon cher enfant, je ne suis pas un ogre; je comprends très bien qu'à votre âge vous ayez le désir de vous refaire un foyer. Seulement, — et sa voix s'adoucit un peu, comme mouillée, — seulement j'aurais voulu, pour les chers petits, une maman bien douce, aimante et dévouée, qui ne fût pas seulement une belle-mère. Avez-vous pensé à tout cela, vous?

— Je crois, répondit M. de Vernes, que la personne que j'ai choisie rendra Jacques et Suzanne très heureux; ils ne trouveront pas chez elle, sans doute, l'affection profonde et l'abnégation de tante Yane. Mais, je n'ai guère que mon nom; c'est un maigre patrimoine. Christiane peut faire beaucoup mieux, et je crois que vous comprenez le sentiment de délicatesse qui m'empêche de lui demander de s'associer à ma pauvreté.

M^{me} du Bois-Julien haussa légèrement les épaules, mais se contint.

— Christiane, vous le savez, n'attache aucune importance à la fortune, dit-elle cependant.

— Je le sais, répliqua-t-il, elle a l'âme trop haute pour cela; seulement...

— Seulement quoi? Ah! pas de réticences, je vous prie, quand il s'agit de ma petite-fille.

— Seulement, chère madame, je sens que je ne l'aimerai jamais d'amour, tout simplement. J'ai pour Christiane l'affection et le respect que l'on a pour une sœur aînée ou pour une sainte. Mais c'est tout! Or, je veux être, cette fois, comme la première, amoureux de ma femme. Et puis, tante Yane est trop sérieuse, trop parfaite pour moi. Il me faut une poupée, folâtre et riieuse, aimant les chiffons et les fanfreluches; très jeune de caractère, enfin! Eh! bien, M^{me} de Norfeuille est tout à fait l'idéal de mon rêve.

— Vous êtes fou! mon pauvre ami! conclut la vieille dame, en se levant pour faire un tour de jardin.

..

Fou! il l'était, en effet; mais folie d'amour est chose incurable, et ensorcelé par les yeux clairs de la jolie veuve, une blonde évaporée, bonne personne, mais nulle et coquette, il l'épousa.

Christiane, en cette délicate circonstance, fut parfaite de tact, comme toujours; elle allégua le souvenir de sa sœur pour ne pas assister à la cérémonie, mais fit à la nouvelle comtesse de Vernes une réception charmante et lui dit, en allant elle-même conduire les deux enfants à D... :

— Je vous les remets, madame; vous serez « une mère » pour eux. Et, je vous en prie, s'ils étaient malades, souvenez-vous qu'il y a toujours à la Hublotière une garde aimante et dévouée.

Puis elle s'enfuit, sans vouloir accepter le déjeuner qu'on lui offrait, tant elle avait peur de défaillir en se séparant des chers petits.

Le même soir, Jacques disait à son père, qui assistait à son coucher, tandis que la jeune belle-mère bordait Suzanne dans son lit :

— Dis donc, p'tit père? Pourquoi tu nous as pas laissé tante Yane pour maman? Je l'aimais mieux que celle-là, tu sais.

..

C'est fini, pensait Christiane, tandis que le train filait vers la station où Jean devait l'attendre avec la voiture, ma vie est de nouveau brisée et, cette fois, pour jamais.

Et, dans son pauvre cœur meurtri, repassaient tristement toutes les phases de son existence vouée à l'abnégation et à la douleur. La mort de son père, arrivée pour elle à l'âge où l'on comprend déjà et où l'on pleure. La longue maladie de sa mère, qu'elle n'avait soignée avec tant de dévouement que pour arriver à la catastrophe finale. Et puis cette Germaine, tant idolâtrée, qui lui avait pris le cœur de l'homme qu'elle aimait! Et lui, l'ingrat! qui, brusquement, sans préparation, la remerciait de ses services, comme une gouvernante que l'on congédie, sans paraître s'apercevoir que la jeune fille cachait une femme et qu'il la faisait bien souffrir. Et ces enfants, son Jacques et sa Suzanne, qu'on lui enlevait pour l'autre, « l'Etrangère », qui avait su le conquérir et le charmer!

— Je suis donc laide, maussade, déplaisante, enfin? songeait la pauvre fille. Non, cependant, puisqu'il veut me marier avec un autre,

et que cet autre m'aime, paraît-il... Mais moi, je ne l'épouserai point; car je ne veux pas donner ma main sans mon cœur; et mon cœur est brisé, il ne battra jamais plus... pour personnel murmura-t-elle en essuyant une larme.

Et, ses pensées suivant leurs cours, elle se vit, vieillissant à la Hublotière, seule et morose, quand son aïeule aurait, à son tour, rejoint les du Bois-Julien qui dormaient à l'ombre de l'église du village. Elle aperçut, comme dans un songe, une tante Yane avec des cheveux gris, égayée seulement comme d'un rayon de soleil, à de rares intervalles, par une apparition de Jacques ou de Suzanne venant l'embrasser entre deux examens de droit ou deux bals à la préfecture... Puis, ils se marieraient à leur tour, au loin toujours, et elle resterait encore seule, mais encore tante Yane pour d'autres petits enfants à qui elle ferait l'effet, avec ses bandeaux argentés et ses mains tremblantes, de quelque antique portrait descendu de son cadre pour leur donner, avec de bonnes paroles, des gâteries et des friandises.

— Allons, se dit-elle vaillamment quand le train stoppa, il y a des fleurs sous la neige... Christiane et sa jeunesse sont mortes avec son espoir... Mais tante Yane vivra avec l'aide de Dieu et, si elle ne peut oublier, tâchera du moins de supporter dignement la souffrance, qui fait les âmes fortes et les cœurs héroïques.

♦♦

La seconde union de Raoul ne fut pas heureuse. Esprit superficiel et cœur frivole, la nouvelle comtesse de Vernes n'avait d'autre idéal que de courir tout le jour les magasins de la ville et, le soir, les réunions mondaines, trop rares à son gré à D....

Elle voulut elle-même donner des fêtes; et son mari dut la suivre dans ses projets de luxe et de dépenses, l'accompagner partout et, plusieurs fois par an, la conduire à Paris, où elle se faisait habiller.

Que devenaient, au milieu de ce tourbillon, les pauvres enfants, abandonnés aux mains des domestiques, privés d'affection, de soins et de surveillance?

Un matin, Christiane trouva dans son courrier une lettre non affranchie, et pour laquelle Madelon avait dû — confia-t-elle en maugréant à sa jeune maîtresse — donner « six sous » au facteur.

Sur l'enveloppe, une grosse écriture enfantine et presque informe avait tracé, au mépris de toutes les lois de l'horizontalité, cette suscription bizarre :

*Tante Yane,
A la Hublotière.*

La lettre était courte, mais navrante dans son laconisme naïf et son orthographe fantaisiste :

« Tante Yane,

« Nou somme pas heureux.

« Vien nous cherché.

« JACQUES et SUZANNE. »

Immédiatement, ce billet lu et relu par la jeune fille et l'aïeule, le départ de Christiane fut décidé.

En arrivant à D., elle trouva M. de Vernes tristement assis dans son cabinet. Il parut moins surpris qu'heureux de la voir et lui dit, en la faisant asseoir près du feu, qui se mourait, lamentable, dans la cheminée empoussiérée :

— Ah! tante Yane! comme j'ai été fou le jour où, ayant le bonheur à la portée de ma main, je l'ai laissé passer!... On vous a dit que ma femme était sortie, n'est-ce pas? C'est toujours comme cela. Ma maison est plus abandonnée que quand j'étais seul, et les petits...

— C'est pour eux que je suis ici, interrompit Christiane, que l'air malheureux de son beau-frère peinait profondément. Voulez-vous me les confier pendant quelque temps? Il m'est venu à l'esprit que l'air de la Hublotière leur ferait du bien.

— Vous avez appris ou deviné qu'ils étaient... très négligés, n'est-ce pas? Et vous ne vous êtes pas trompée, ajouta-t-il d'un ton plus découragé encore que lorsqu'il parlait de lui-même. C'est à peine si leur belle-mère a le temps de les embrasser, en courant, une fois par jour; et moi, je suis pris dans un tel engrenage de visites et de réceptions, que j'ai grand-peine à donner à mes fonctions de magistrat tout le temps qu'elles devraient comporter. Jugez, d'après cela, combien peu il me reste de loisirs pour m'occuper de Jacques et de Suzanne. La femme de chambre leur est très douce et les promène volontiers, quand les changements de toilette de sa maîtresse lui en laissent la liberté, ajouta-t-il avec un sourire désolé... Ah! tante Yane! Quel service vous me rendrez en les prenant. Ils seront heureux près de vous, tandis qu'ici...

— Donnez-les-moi, dit simplement Christiane, en serrant la main de son beau-frère... Et laissez-les-moi, ajouta-t-elle, plus émue qu'elle ne voulait le paraître.

— Merci, répondit-il; je n'aurais pas osé vous le demander, mais puisque vous me l'offrez... Merci!

Jacques et Suzanne jouaient dans le jardinet situé derrière la maison. Quand, par la porte du vestibule, ouverte sans bruit, ils aper-

gurent la douce figure de tante Yane s'enca-
drant dans la pénombre, ils se jetèrent dans
ses bras avec une explosion de joie.

Et Jacques, en l'embrassant, lui glissa à
l'oreille :

— Tu as reçu ma lettre, dis ?

— Quelle lettre ? demanda M. de Vernes.

— Ne me grondez pas, papa, reprit l'enfant ;
j'ai écrit à tante Yane de venir nous chercher
parce que maman a dit comme ça, l'autre jour,
qu'elle voudrait bien nous voir à la Hublotière.
Alors, en nous promenant hier, avec Annette,
on a mis la lettre à la poste. Voilà.

— Pauvres petits ! dirent le père et la tante,
en se regardant tous deux.

Le soir du même jour, M^{lle} du Bois-Julien
ramenait au vieux château son neveu et sa
nièce, qui lui disaient, en se serrant contre
elle :

— Nous ne te quitterons plus jamais ? Dis,
tante Yane ? Jamais ? Jamais ?

— Jamais plus ! répondit-elle, en les em-
brassant tendrement.

..

Aujourd'hui, la douairière du Bois-Julien
repose, auprès de son époux, dans la sépulture
de famille où, depuis des siècles, dorment les
aïeux.

Le vieux logis dresse toujours vers le ciel
ses tourelles pointues, émergeant de la luxu-
riante verdure des chênes séculaires qui l'en-
tourent. Et si un rêveur, un poète, demande, en
passant devant la Hublotière, à qui appartient
cet antique manoir, c'est le cœur ému d'une
douce joie, les yeux mouillés de larmes recon-

naissantes, que les paysans se découvrent en
prononçant avec respect le nom de la « bonne
demoiselle » ; car c'est ainsi que ses innom-
brables bienfaits, sa charité compatissante et
ingénieuse, ont fait désigner dans le pays
M^{lle} du Bois-Julien.

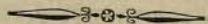
Mais si elle est la Providence du village, la
fée bienfaisante dont la main protectrice s'é-
tend, secourable, à toutes les infortunes, elle
est encore aussi « tante Yane », la suave et ra-
dieuse vision qui se penchait souriante sur les
premières années de Jacques et de Suzanne,
et qui, maintenant, vieillit doucement entre
ces enfants bien-aimés, toujours jolie, calme
et charmante, malgré les quelques fils d'ar-
gent striant la masse sombre de ses cheveux.

Et, quand Jacques et Suzanne se marieront
à leur tour et qu'un gazouillis d'enfants roses
fera de nouveau tressaillir les vieux murs de
la Hublotière, tante Yane inclinera, heureuse,
ses bandeaux argentés vers ces têtes blondes.
Puis, quand pour elle descendra le grand soir
imposant de la nuit éternelle, elle s'endormira
souriante et bénie.

Et les séraphins, qui porteront au pied du
trône divin cette âme admirable, croiront
moins ouvrir à une mortelle le séjour des
élus que ramener dans leurs célestes pha-
langes un ange du Seigneur envoyé sur la
terre pour soutenir et consoler les humains.

JACQUES AVRIL.

FIN



ECONOMIE DOMESTIQUE

RECETTE DU PATÉ DE CANARD

Choisissez un canard bien en chair, plumez-le, videz et flambez. Enlevez les filets et les
cuisses que vous débarrasserez des os et des nerfs et que vous piquerez de lard gras et de
jambon maigre.

Agissez de même pour les plus beaux morceaux qui resteront et faites du reste une farce
que vous pilerez très finement en y ajoutant le foie du canard, un morceau de rouelle de veau,
du gras de lard, des épices, sel, poivre. Mouillez le tout d'un demi-verre d'eau-de-vie

Beurrez ensuite l'intérieur d'un moule, garnissez-le de pâte à dresser d'un bon centimètre
d'épaisseur et laissez dépasser la pâte hors du moule.

Versez votre farce et vos morceaux dans le moule et couvrez de la pâte à dresser que vous
roulerez en bourrelet avec celle du couvercle.

Dorez avec un œuf battu et faites cuire au four pendant deux heures environ. Vous vous
assurerez de la parfaite cuisson en introduisant dans la pâte une aiguille à brider qui péné-
trera très facilement si le pâté est cuit.

REVUE MUSICALE

Opéra : *Gwendoline*. — Opéra-Comique : Prochaine première et reprises. — Concerts. — Nouveautés de choix.



EST sur une antique légende mérovingienne que M. Catulle Mendès a édifié son charmant livret en trois actes : *Gwendoline*, si admirablement traduit en musique par M. Emmanuel Chabrier.

L'action se déroule sur les côtes saxonnes, dans l'un de ces paisibles villages de pêcheurs, où leur existence simple et patriar-

cale était souvent troublée, vers la fin du VIII^e siècle, par l'invasion des barbares du Nord.

Au lever du jour, tout respirait la joie dans la ferme du vieil Armel. Seule, sa fille, la blonde Gwendoline, restait songeuse. Elle a vu, en un rêve terrifiant, les pirates danois faire irruption sur les côtes et l'emporter à travers les mers. Au moment même où elle raconte ses inquiétudes à ses jeunes compagnes, qui la rassurent en riant de ses terreurs, retentissent des cris sauvages bien connus : *Eheyo! Eheyo!* auxquels se mêlent ceux des habitants, remplis d'effroi. Une troupe de hideux Danois, aux cheveux roux, les poursuivent, tandis que leur chef, Harald, s'apprête à jouir des scènes de pillage qui se préparent. Il se précipite dans la ferme et somme Armel de lui livrer son argent et ses récoltes. Sur son refus, le sauvage va le frapper; mais, prompt comme l'oiseau, Gwendoline se précipite entre eux, arrête son bras et lui demande grâce. Le jeune chef reste ébloui, fasciné, ravi, devant la beauté naïve de la blonde Saxonne. Il se sent enveloppé par sa grâce et sa jeunesse. D'un geste, il congédie pirates et paysans et, resté seul avec la jeune fille, il essaie de lui exprimer son admiration par la douceur de son regard et l'humilité de son attitude. De son côté, Gwendoline n'est pas insensible à ces hommages et ne néglige rien pour séduire et captiver le farouche loup de mer. Elle achève d'y réussir en le couronnant de fleurs, en le faisant asseoir et filer sa quenouille. Cette scène de séduction est ravissante. Le retour

de ses compagnons, qui raillent sa faiblesse, ne rappelle pas l'amoureux forban à la réalité. Dès qu'il aperçoit Armel, qui les suit, il lui demande sa fille, ce à quoi le vieillard semble consentir. Mais, avant de consacrer cette union, il veut armer son bras pour qu'elle frappe Harald endormi dans la chambre nuptiale. Son cadeau de noce sera un poignard. Il explique tout bas son projet aux paysans saxons étonnés :

Ce soir, dans le festin, ils quitteront la lance...

Mais Gwendoline, qui ne partage pas les sentiments de son père, tremble pour les jours de celui qu'elle aime, et, au lieu de répondre à ses tendres paroles, elle cherche à le sauver sans trahir son vieux père, en l'engageant à fuir. Il est trop tard! D'immenses clameurs s'élèvent : les Danois sont assaillis et massacrés avec leurs propres armes. Ils appellent leur chef à leur secours; mais au moment où il s'élance sans armes, il est frappé à mort! Gwendoline l'entoure de ses bras et se poignarde sous les yeux de son père. Les deux époux expirent dans de suprêmes embrassements, aux sinistres lueurs des vaisseaux incendiés. Dans une sorte d'apothéose, on les voit alors, aux reflets des flammes, comme transfigurés, chantant fièrement l'hymne final.

L'œuvre musicale est d'un intérêt non moins grand. M. E. Chabrier sait rester original sans tomber dans l'excentricité. Sa partition est comme un trait d'union entre l'école romantique et ce qu'il y a de trop audacieux dans l'art moderne. Son orchestration est travaillée sans rien perdre de sa clarté. Elle abonde en détails colorés, toujours d'une grande vérité d'expression. L'ouverture déjà célèbre, les chœurs si poétiques du début et la *Ballade* de Gwendoline, sont des pages maîtresses. Rien n'est ravissant comme la scène de *la Séduction*. Tout y est traité avec un art achevé : des thèmes enchanteurs, beaucoup de poésie et de charme; c'est une page exquise.

Dans le deuxième acte, sont applaudis avec enthousiasme l'*Epithalame*, d'une curieuse facture archaïque; le *duo* de Gwendoline avec Harald, qui renferme d'adorables phrases d'expression; et le *chœur des Danois*, d'une réelle originalité d'effet.

Au troisième, on arrive à l'apogée du drame, où la grande scène de la mort d'Harald et de Gwendoline donne au musicien l'occasion de développer de larges et pathétiques inspi-

rations, comme cet hymne final de conception grandiose :

Envolons-nous tous deux sur des ailes de flammes !
A travers les cieux d'or, fuyons, couple emporté,
Et mêlons à jamais nos corps, nos cœurs, nos âmes
Dans l'impérissable clarté !

Nous ajouterons que l'interprétation de *Gwendoline* est des plus remarquables. M^{lle} Berthet excelle dans l'art de la séduction. Comme elle y réussirait mieux encore, si elle articulait plus intelligiblement ce qu'il faut deviner. M. Renaud est un superbe Harald qui nous paraît un sauvage bien facile à civiliser. M. Vaguet a une voix jolie et fraîche pour un vieil Armel, dont la barbe garde en été la neige des hivers !

Le terrible incendie des magasins de décors de l'Opéra n'a pas, heureusement, dévoré ceux de *Gwendoline*, mais qu'il est restreint le nombre de ceux qui ont été épargnés !

A l'Opéra-Comique, M. César Cui pousse activement son *Flibustier*, dont les études sont très avancées. A côté de cela, d'attrayantes reprises et d'excellents débuts dans le *Roi d'Ys*, *Manon*, *Lalla-Roukh*, *Phryné*, etc.

Place aux jeunes ! voilà le cri à l'ordre du jour. Laissons, pour cette fois, dans l'ombre MM. Colonne et Lamoureux, qui savent si bien en sortir tout seuls, et occupons-nous des concerts d'Harcourt, qui commencent à rayonner et prendre une place définitive au paradis de l'art. Le Festival d'Indy nous a donné la trop rare occasion d'admirer les qualités de ce jeune compositeur : la richesse de son inspiration et la beauté de ses harmonies. Jamais banal, il exprime toujours sa pensée avec une grande élévation de style. Nous citerons au hasard de la mémoire les pages les plus impressionnantes, telles que la *Chevauchée du Cid*, acclamée et bissée, et où M. Engel a obtenu un immense succès. La *Symphonie montagnarde*, les fragments de la *Cloche* sont de merveilleuses inspirations qui font autant d'honneur au maître qu'au directeur intelligent qui les popularise. En marchant dans cette voie, M. d'Harcourt peut être certain que le succès et les musiciens de goût l'y suivront.

Il y avait aussi grande affluence à la brillante matinée de M^{me} Henri Marchand. La première partie de la séance, consacrée d'abord à l'audition des nombreuses élèves de cette distinguée pianiste, a permis de constater les rapides progrès dus à son excellente méthode. Pour la terminer, un bouquet de ravissantes mélodies, interprétées par des artistes de premier ordre, est venu apporter une vive attraction à cette jolie fête de famille. M^{me} Delahoché a été très distinguée dans une mé-

lodie de Chaminade. M. Davanne s'est particulièrement fait applaudir dans *Clair de Lune*, qui a mis en relief ses qualités de charme et qu'il a interprétée avec une grande suavité. Cette page, d'une grâce séduisante, était accompagnée par l'auteur, M. G. Bariel, avec un remarquable talent. La fleur dominante de cette gerbe mélodique était le superbe soprano de M^{me} Marthe Crabos, qui a trouvé des accents absolument enchanteurs pour rendre le *Mois d'Amour*, morceau d'une fraîcheur exquise, de Fischhoff (auteur russe), et *La rosée étincelle*, de Rubinstein, autre pièce d'une douce sérénité, dès le début, et dont la fin mouvementée offre une heureuse opposition. La brillante diva y ajoutait le charme poétique de sa voix si également timbrée d'or, et de cette élégante diction qui distingue tous les artistes formés par l'éminent professeur de chant, M^{me} Delaunay.

Dans la deuxième partie de la séance, la jeune cantatrice a soulevé toutes les admirations avec l'air des *Pêcheurs de perles*, de Bizet, dont le large et magistral récitatif a des sonorités superbes qui ont mis en relief la puissance de cette belle voix, tandis que l'allegro, excessivement mélodieux et léger, en révélait tout le brio et la souplesse rares.

Plusieurs jeunes pianistes de l'école H. Marchand ont ensuite exécuté en virtuoses des œuvres modernes, notamment : le *Scherzo-Polonaise*, de Mathias, où M^{lle} A. Marchand a été parfaite ; *Au printemps*, de Grieg ; la *Valse-Improvisé*, de Lack, et le *Carnaval espagnol*, de Delioux, rendus dans le meilleur style, ont clos la partie instrumentale.

L'inimitable diseur, M. Louis Delaunay (de l'Odéon), a captivé l'auditoire avec deux pièces de genres différents, mais également attrayantes : *Un épisode de la vie de Napoléon*, raconté par une grand'mère à son petit-enfant, suivi de *La Bienfaisance* et *La Reconnaissance*, où le grand comédien a été admirable.

Tout cela s'est terminé par l'éclat de rire de *La Manola*, boléro de M. Bourgeois, où le violon, le piano, les castagnettes et tambours de basque accompagnaient avec un entrain endiablé le chant, enlevé par M^{me} Crabos avec une verve et une légèreté incomparables. Le public, électrisé, a prodigué à la gracieuse artiste les plus flatteuses ovations.

A demander : Le recueil de *Vingt pièces*, pour orgue ou harmonium, par Samuel David, d'un très beau sentiment religieux. — Pour piano : *Rondo*, facile, extrêmement gracieux, par M. Bonis. — *Fin de rêve*, charmante « pensée musicale », de L. Elsen, d'une très belle expression, moyenne force. Editeur : L. Grus, place Saint-Augustin.

MARIE-LASSAVEUR.

CAUSERIE

Monte-Carlo.



A bonne tante, je bénis le médecin qui m'a envoyée ici pour parfaire la convalescence de mon petit André; ce cher enfant a déjà repris de fraîches couleurs, sa gaieté, — et moi toute la joie de mon cœur.

Notre voyage de Paris à Marseille a été ce qu'il doit être

en cette saison : laborieux sous un amoncellement de couvertures, de châles, de manteaux, avec un panier de provisions de bouche toujours plein et toujours vide, grâce aux *petits* estomacs de Madeleine et de ses frères.

A partir de Marseille, le ciel a commencé à nous sourire et, à Toulon, l'enchantement a commencé. Oh ! ma tante ! quand on sort de la pluie, de la neige, du brouillard et du froid de l'hiver, et que tout à coup on se trouve dans l'éternel printemps, entre la mer bleue et le ciel bleu, sous la tiède haleine qui caresse les flots et vous apporte le parfum enivrant des orangers ; lorsqu'on aperçoit ces champs de roses qui s'abritent sous le sombre parasol des pins maritimes, on croit rêver, ou plutôt ne semble-t-il pas qu'on sorte d'un triste songe pour entrer dans la vie vraie, la vie de la lumière !

Pardonne-moi cet accès de poésie, tu sais que je n'y suis pas sujette ; mais il n'y avait pas moyen d'y échapper, cette fois ; je reviens vite au terre à terre. Nous voici dans nos chambres à l'hôtel, en face du soleil, de la mer et du vieux rocher des Grimaldi qui, de ma fenêtre, a l'air d'un monstre amphibie couché dans l'eau. Mes enfants se sont installés sur le balcon pendant que je défaisais nos malles avec la femme de chambre, et, à leur poste de vigie, me signalaient les petites barques qui rentraient, couchées sous leurs longues voiles pointues, ou les mouettes jouant avec l'écume du flot ; eux aussi devenaient poètes. Qui ne le serait à notre place ?

Pendant que je vais affairée de l'armoire à glace à la malle éventrée au milieu de la chambre, que je pends le collet de Madeleine et que je défripe la culotte de maître André,

les questions vont un train vertigineux du balcon à la chambre, car mes enfants, et je crois qu'il y en a beaucoup comme cela, ont l'esprit aussi affamé que l'estomac ; il faut toujours y mettre quelque chose :

— Maman, qu'est-ce que c'est que ce grand bateau qui a une cheminée ?

— Un yacht à vapeur.

— Pourquoi faire ?

— Marie, remettez les compartiments, la malle est vidée.

André persistant :

— Pourquoi faire, maman ?

— Quoi ?

— Les yachts à vapeur ?

Moi, à la femme de chambre, qui se trompe :

— Non, le plat d'abord.

— Maman ?...

— Pour aller sur l'eau.

— Qu'est-ce qui va sur l'eau dans les yachts ?

— Les poissons, répond Jacques, qui vient de voir monter une manne de pêcheur pleine, sur le vapeur.

André, démonté par la réponse de son petit frère, me laisse ouvrir la caisse blanche dans laquelle j'ai emballé un tas de choses que je suis si heureuse de retrouver loin de chez moi. Voici la photographie de Paul, mon pauvre mari ! Comme il va s'ennuyer sans nous... Pourvu qu'il s'ennuie, encore ! Oh ! oui, il me l'a bien promis. Puis ma petite lampe, mon samovar, mon thermomètre, mon bûvard, une glace à main dont les biseaux flambent quand le soleil vient la visiter. Tout ça n'a pas tenu grand'place, et j'aurais été si privée de ne plus le trouver chez moi.

— Maman, j'ai faim.

— Oui, mon garçon, nous allons descendre ; as-tu les mains propres ?

— Non, maman.

— Je m'en doute ; dis à ta sœur de te les laver.

Madeleine pousse un grand soupir, quitte le balcon et verse de l'eau plein les manches de son frère : dispute, cris. Jacques, qui se fourre toujours au plus épais, se met entre eux et tombe les jambes en l'air... Oh ! ma tante, que c'est beau la famille !

Notre table est voisine d'une autre table où figure un certain petit François, à cheveux blonds et à air rêveur, qui ne me paraît pas plus commode que ça. Il est avec sa grand-mère, son jeune oncle et sa maman ; il faut bien tout ce personnel pour le faire obéir :

— François, mange ta soupe.

François essaie de la transformer en crème fouettée.

— François, si tu ne manges pas ta soupe, tu n'auras pas autre chose.

Les yeux rêveurs regardent au loin, le petit nez en l'air se fronce et la crème ne paraît pas prendre, bien qu'il la batte en conscience.

— Garçon, dit la mère, enlevez le potage de cet enfant.

Le garçon croit de son devoir, avant d'en venir à ce moyen violent, de s'interposer comme médiateur. « *Il né les ferrra piou!* », dit-il. François relève la tête et, lui tendant son assiette à deux mains, lui répond avec un sourire d'ange :

— *Il les ferrra encore!*

Mes enfants, fort intéressés par la lutte, la suivent du coin de l'œil, et, naturellement, sont tranquilles comme des Icônes par amour-propre.

La situation de François a été fort aggravée par son impertinence; maintenant, non seulement il doit manger sa soupe, mais il faut qu'il demande pardon. Comme il persiste à ne vouloir faire ni l'un ni l'autre, sa bonne l'emmène se coucher, sans dîner.

Le lendemain matin, mon Jacques, dont le lit est contre le mien, s'éveille avec les oiseaux; il gazouille doucement pour me tirer du sommeil où je suis encore plongée. Sa petite patte se promène sur ma figure; j'ouvre les bras pour le serrer sur mon cœur :

— Maman? me dit-il en se blottissant tout contre moi.

— Qu'est-ce que tu veux, mon trésor?

— François a bien faim!

C'est la morale que mon fils a tirée de l'histoire.

Notre première visite a été pour l'église Sainte-Dévote, notre paroisse d'occasion. J'ai cru que c'était un nom de fantaisie; non, il y eut une sainte Dévote martyrisée en Corse. Les bourreaux jetèrent son corps à la mer, et la mer la berça jusqu'à la rive monégasque; l'église est à peu près à l'endroit où fut trouvée la sainte dépouille. — Dévote avait 13 ans!

On dit la messe quand nous entrons. Hélas! la maison du bon Dieu est déserte; les enfants vont faire leurs dévotions devant le doux Bambino, dont la crèche parée à l'italienne ressemble à beaucoup de choses qui ne sont pas une crèche; mais qu'importe, pourvu que l'on prie bien!

Dans l'après-midi, tentés par l'admirable temps qui nous enveloppe de lumière et de chaleur, nous sommes montés à Monaco. La côte est raide, l'air est vif là-haut; j'ai pris le tram pour qu'André ne soit pas exposé à un refroidissement. Ce qu'on appelle un tram ici, c'est un omnibus attelé d'autant de chevaux

qu'il y a de voyageurs; du plus loin qu'il nous aperçoit, le conducteur nous crie : *Mountai, madama?* Je fais signe que nous acceptons cette aimable invitation, et aussitôt le brave homme crie au cocher : *Arrête! elle mounte.* Dans le train, il y a deux misses, une blanchisseuse, trois Russes, une grosse dame et un bon moine, qui, de la plate-forme, cause avec les passants; je ne comprends pas ce qu'ils disent, mais c'est gai, si j'en juge par leur large rire; puis le moine prend son chapelet et l'égrène lentement; on respecte sa prière.

Monaco est une ville italienne propre. Les rues, pittoresques, étroites, dallées d'une pierre blanche comme le marbre, sont sans fenêtres le long des hautes murailles; le ciel, qu'on aperçoit d'un bleu intense entre les murs éclatants sous le badigeon, semble rire à la terre; des portiques de bois le long desquels court une vigne folle laissent l'œil pénétrer jusque dans la cour des maisons où la famille vit en plein air; ici, on chante; là, un orchestre endiablé gratte une tarentelle; une belle fille se lève et se met à danser; son voisin lui fait vis-à-vis; d'autres, qui passaient, entrent et dansent aussi; la cour est pleine quand nous nous éloignons.

Nous arrivons sur une place juste à temps pour voir une procession de religieuses passer dans le fond et s'engouffrer sous la porte basse d'une chapelle; nous continuons, et nous voici dans ce jardin merveilleux qui descend sous une cascade de géraniums jusqu'à la mer, avec l'horizon infini des flots et du ciel. Un banc est là, sous une touffe de palmiers, parmi les aloès gris; je m'assieds, et les accords graves de l'orgue résonnent tout à coup à mes côtés; ils accompagnent la psalmodie de mes religieuses de tout à l'heure; mais la chapelle, qui s'enfonce sous un bois de poivriers et d'eucalyptus, est invisible et les voix semblent venir du ciel.

Tout cela est vivant, original, d'un autre âge et d'un autre pays. On s'étonne de ne pas rencontrer quelque templier ou quelque femme voilée de noir; on se croirait à Malte, le Malte des siècles éteints.

Je rentre et je prends la plume pour t'écrire mes premières impressions. Soigne-bien Paul, ma petite tante, donne-lui du thé bien chaud, s'il fait humide, et n'oublie pas qu'il aime les œufs à la coque; s'il avait besoin de ses boutons de manchettes de rechange, ils sont dans ma boîte à bijoux.

Et je t'embrasse pour conclure, c'est le meilleur.

YVONNE.

Pour copie conforme :

C. DE LAMIRAUDIE.

DEVINETTES

Métagramme

On m'extrait d'une carrière;
Si l'on change, ami lecteur,
De mes lettres la première,
On peut m'apprendre par cœur.
Je suis le train de derrière
D'une pièce de gibier.
Puis je sers au marinier
Pour attacher sa galère.
Enfin quand vient le dîner
On met sur moi la soupière.

(Une Amie des Ardennes.)

Vers à terminer

Oh! le lis est moins pur qu'un bel enfant
Nouvellement tombé de vos mains, ô mon
On sent bien qu'il vous quitte, et sur son front
On voit la trace encor de vos baisers d'.....

Son bon ange gardien dans son âme
N'aperçoit nul point noir; tout est blanc,
Jamais pour s'envoler l'ange n'ouvre son
Et jamais il ne met la main devant ses

Mots en croix

Disposer en croix les lettres suivantes et former le nom de plusieurs jolies fleurs :

OOO SSS Y E T M I R

(Une Brabançonne)

Anagramme curieux

L'abbé Miollan, qui vivait à la fin du XVIII^e siècle, avait une passion malheureuse pour les ascensions en ballon; il fit de nombreuses tentatives qui toutes échouèrent par suite du mauvais état de ses appareils.
Retrouver l'anagramme qu'on fit à ce sujet avec le nom de l'abbé Miollan.

Mots en trident

Verticalement : Une racine. — Une fleur des champs. — Une pierre.
Horizontalement : Bonheur du savant. — Un brave. — Bière anglaise.
(Une ancienne abonnée.)

Charade

Mon premier, quoique vil, a pourtant l'avantage
De soutenir quelquefois l'indigent.
Mon second, sur les flots développant sa rage,
Bouleverse la mer, porte au loin le ravage.
Mon tout est un adjectif, vos yeux, cher lecteur,
Le rencontrent souvent.

(Une Dominicaine de dix-sept printemps.)

EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE JANVIER

MOTS EN CROIX :

J
O
O N E S I M E
E
P
H
P I E
A G N E S
E T I E N N E

PAROLES CÉLÈBRES :

Mazarin à Anne d'Autriche.

RÉBUS :

Il n'y a pas de roses sans épines.

PROVERBE EN DEUX PARTIES :

Les extrêmes se touchent.

MOTS EN ÉCRAN :

Meurthe et-Moselle.

ACROSTICHE SIMPLE :

Miribel.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.